



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 144

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTÉS** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

Dimanche 7 mai 2023 - 16:13:48
Chattanooga time

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
K-SOS & POLICE ON TV
R'n'C's
Frank FREJNIK
Steff TEJ
Philippe "The Rev" NICOLLE
DAVID "Stygmate"
BEUSSE (PYHC)
BLUTCH
Benny GORDINI
Pierre PERCHÉ
SEB le BISON & Tony MARLOW
JAY "MR GODSON"
Les MARCHEURS ANTI-MACRON

RIP :

François HADJI-LAZARO
Jeff BECK
Linda KASABIAN
Lisa LORING
Tom VERLAINE
Raquel WELCH
Gary ROSSINGTON
Billy "The Kid" EMERSON

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

The SPEEDWAYS : Talk of the town (CD, Beluga Records)

Les Speedways, de Londres, ne sont guère adeptes de la verticale du vide mais plutôt de chevauchées power-pop depuis 2018 et leur premier album. Celui-ci est leur troisième, ce qui est plutôt honnête comme moyenne, surtout si l'on considère les années de galère que nous venons de traverser qui en ont bloqué plus d'un au stade salle de répétition sans autre possibilité de s'exprimer qu'entre soi. Un disque plutôt roboratif avec ses treize titres, ce qui, là encore, reste dans la norme établie dans les années 60 pour ce type d'ouvrage, avec des chansons calibrées autour des trois minutes réglementaires, donc, virtuellement, capables de convaincre n'importe quel programmeur radio digne de ce nom, une race hélas en grave danger d'extinction, voilà pourquoi les Speedways, malgré leur sincérité et leur authenticité, n'ont aucune chance de se faire entendre ailleurs que dans le microcosme intéressé par leur musique de niche. Une pitié. Mais si la musicalité et l'honnêteté étaient les principales qualités exigées des squatteurs hertziens d'aujourd'hui, ça se saurait et on n'aurait pas toutes ces merdes rap ou RnB pour nous les briser menu à la seconde même où le bouton "on" est enclenché. Enregistré chez l'ex Vibrators Pat Collier, désormais reconverti dans la magie intrinsèque au travail de studio, "Talk of the town" a tout de cette atmosphère so british qui, depuis les Beatles et les Kinks, fait passer le fog, l'heure du thé et la presse du soir pour des éléments de survie nécessaires à tout bon explorateur de la chose pop. Entre arpèges de guitares délicats et rythmiques caressantes, la musique des Speedways est largement aussi efficace qu'une séance de thalassothérapie ou qu'un massage thaïlandais un peu coquin pour vous détendre et vous remonter le moral si vous l'avez en berne suite aux dernières manifestations d'arrogance macronienne - ça doit marcher aussi avec Charles III ou Rishi Sunak mais, avec eux, je ne vois pas comment je peux m'en sortir d'un vulgaire point de vue lexical. Les Speedways cultivent la nostalgie comme si ce sentiment était ce qu'on fait de plus moderne en ce 21e siècle déjà fichtrement bien entamé. Oubliez les reines aux règnes interminables, oubliez l'empire colonial, oubliez les parapluies et les chapeaux melon de la City, et offrez-vous plutôt une paire de guitares briquées comme des bottes de horse guards, une basse gouleyante comme une pinte d'ale à bonne température et une batterie aussi précise que Big Ben, vous devriez ainsi ressentir toute la majesté de la vie londonienne, celle des pubs dans leur jus et des basements des quartiers non encore gentrifiés, ce qui commence à se faire rare, je l'admets, mais si l'on veut vraiment chercher, on peut trouver. Comme les disques des Speedways au fond des bacs de quelques disquaires méritant encore ce nom, des artisans, des vrais, des purs, comme les Speedways eux-mêmes qui pourraient être la réincarnation des Flamin' Groovies des années Chris Wilson sans que quiconque y trouve à redire.

POGY & les KEFARS : Dans ton rétro (CD, Dangerhouse Skylab/ Echo Canyon)

Toute ressemblance patronymique avec un célèbre dessin animé n'est sûrement pas fortuite pour ce groupe marseillais qui, par ailleurs, pratique un rock'n'roll plutôt guilleret, limite parfois parodique, comme en atteste "Bye bye Johnny" qu'on espère être du second degré puisque, comme vous l'aurez probablement deviné, la chanson surfe sur le tourment mélancolique provoqué, chez ses fans les plus bas du front, par la disparition de notre burne nationale autoproclamée rocker patriotique. Pogy & les Kefars pratiquent la rapine musicale avec adresse et brio, allant chercher jusque dans les 60's une inspiration qui passe, suprême élégance, par le revivalisme initié par un groupe comme Bijou (tiens, un trio lui aussi), dont on ne peut s'empêcher de trouver d'évidentes réminiscences chez nos jeunes Phocéens ("Kilomètre heure", "Dans ma parka"). Ce n'est certes pas moi qui les blâmerais d'avoir d'aussi séminales références. On navigue donc ici entre power pop et pop punk, entre sucré et sucré (au grand dam de nos caries, mais on n'a rien sans rien), entre poussée de fièvre sensuelle et montée d'endorphine charnelle. En dix titres de deux minutes de moyenne mélodique, Pogy & les Kefars nous prouvent que Marseille n'est pas juste qu'un tissu urbain défraîchi et peu ragoûtant, un vulgaire repaire de rappeurs bling-bling mais que l'esprit des Hatepinks ou des Neurotic Swingers souffle encore sur le Vieux Port, de quoi gonfler d'espérance les voiles les mieux déployées. D'autant qu'il s'agit ici du repassage de leur premier album, paru initialement en 2021, avec un titre bonus pour faire plaisir à leurs fans les plus assidus, et à ceux qui les découvrent, qui profitent ainsi de l'occasion. De cafard, il n'est donc point question pour notre jeune trio. Nous voilà rassurés.

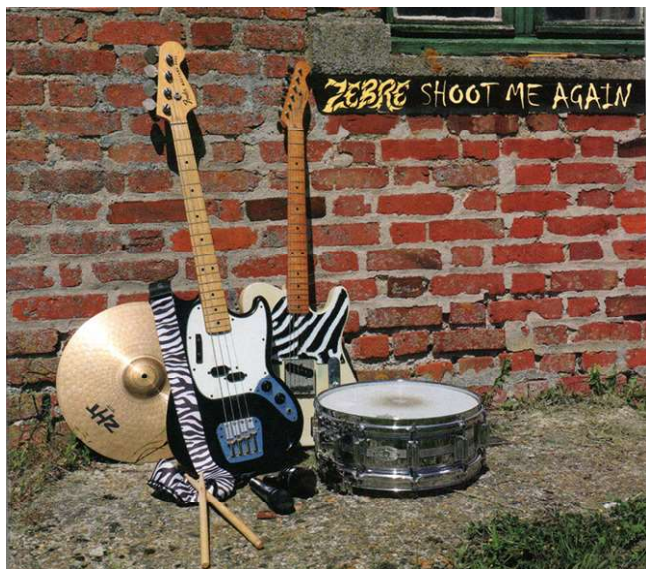
The FABULOUS COURETTES : Back in mono - B-sides & outtakes (CD, Damaged Goods Records - www.damagedgoods.co.uk)

Faisant suite à l'album "Back in mono" paru en 2021, l'hommage des Courettes aux girl groups du début des années 60, et plus particulièrement ceux produits par Phil Spector, le duo danois sort cette compilation qui vient compléter le propos. Au programme, quatre faces B de singles, parmi les derniers sortis, tous sur Damaged Goods, et quatre inédits qui auraient largement eu leur place sur "Back in mono", d'où un titre de disque en parfaite adéquation avec son contenu. CQFD ! Si ces deux derniers albums sont donc un hommage à Phil Spector, les Courettes ne sont cependant pas bloqués sur ce son typique et reconnaissable à la première écoute, le duo dépoussière tout ça et inscrit cette atmosphère et ce "wall of sound" dans le temps présent, en une sorte de point de bascule temporelle couvrant six décennies à cheval sur deux siècles de vision musicale inaltérée, pas de frais d'ophtalmo ni d'ORL. En même temps, à deux seulement, difficile de refaire ce que faisait un orchestre au grand complet à l'époque. Le parfum, le goût, la fragrance de ce mur du son sont pourtant là, indéniablement, jusque dans le choix de la monophonie pour rendre tout ça présentable. Un hommage, donc, un vrai, d'autant plus désintéressé, donc sincère, que les Courettes ne font aucune reprise, tous ces titres étant des originaux, la plupart étant même crédités, en plus de Flavia et Martin Couri, à Søren Christensen, le producteur et ingénieur du son du bazar qui, en l'occurrence, fait véritablement œuvre d'arrangeur, preuve que, sans ce dernier, le résultat aurait sans doute été beaucoup moins efficace. Car efficace, ça l'est, notamment grâce au sens mélodique de Flavia Couri ("The boy I love" est une pure tuerie), qu'on avait déjà pu découvrir avec son groupe précédent, Autoramas. Sinon, derrière, on est toujours dans cette veine garage-punk pleine de guitares fuzz (ça vaut aussi pour la basse) et de rototoms crépitants qui vous font derechef tapoter du peton quelque soit la matière sur laquelle vous êtes posé, de la moquette au béton armé la palette est large. Les Courettes, sur ce double projet "spectorien", ont accolé l'adjectif "fabulous" à leur nom, il n'y a là rien d'usurpé, outre le fait que ça s'inscrit également dans la sémantique de l'époque, quand on usait et abusait des superlatifs pour tenter d'éclipser la concurrence. Ici, ce n'était pourtant même pas la peine, les Courettes étant seuls sur leur petite planète garage-punk à forte tendance groovy. Si l'on apure les comptes, depuis 2015, les Courettes nous ont quand même balancé cinq albums et plus d'une douzaine de singles sans une seule faute de quart. Ça commence à forcer le respect.

ZEBRE : Shoot me again (CD, Rev'Up Records - <https://rev-up-records.jimdofree.com>)

Ce n'est pas qu'on voudrait que ce Zebre là soit si drôle que ça, ce serait trop facile, c'est juste qu'on apprécie qu'il oublie un instant son costume rayé de taulard en cavalcade pour nous envoyer quelques ruades bien senties dans les naseaux avec un deuxième album qui a de la tenue et du cran (j'ai failli écrire du crin). Comme se coulant dans un courant très mainstream ces derniers temps, Zebre nous sabote une power-pop ma foi fort bien tournicotée, au petit trot, sans s'encombrer de formations de cavalerie trop alambiquées pour se sentir pleinement libre de parcourir steppes et savane sans contrainte, la croupe bien à l'abri des prédateurs trop entreprenants (plus requins que lions dans ces circonstances) et la perruque au vent. Non, décidément, ce Zebre a tout pour nous électrifier. Zebre est un trio, encore qu'à géométrie assez variable. Déjà, outre la base guitare-basse-batterie, ils savent parfaitement user des bienfaits de claviers parcimonieux, claviers derrière lesquels s'installent souvent Fab Laporta et Maryline Alvez, respectivement guitariste et bassiste de notre petite harde (ah, la sollicitude de "Shoot me again", le morceau qui donne son titre à l'album). De plus, et tout en évitant l'affluence toujours dispendieuse et un peu m'as-tu-vu autour du point d'eau vite saturé, Zebre sait recruter de fringants étalons pour chamarrer ses paysages grandioses et sauvages, comme Christophe Gillet, ex guitariste de King Size (voir page suivante), ou Frédéric Buchet, ex guitariste titulaire de... Zebre... qui joue aujourd'hui les couteaux suisses tant à la six cordes qu'aux claviers. C'est plutôt bien de savoir que la troupe peut toujours compter sur quelques-uns de ses anciens membres pour venir la soutenir dans les passages délicats. On n'est jamais trop nombreux pour tenir les fâcheux à distance. Encore que des importuns, Zebre ne doivent pas en croiser beaucoup tant leur musique est du genre fédératrice et séduisante avec ses mélodies chantournées et ses accroches ajustées. Même une "Revolution" ne saurait vraiment la provoquer tant son énergie est plus roborative que destructrice. Est-ce la prédominance féminine

(Nat Gal à la batterie épaulant Maryline Alvez) au sein du trio qui démythifie le credo tout en biceps et en cuir tanné habituellement véhiculé par le wak'n'wool ? Peut-être. Après tout, chez les équidés en général, les rassemblements ne sont-ils pas essentiellement féminins ? C'est peut-être aussi pour ça que Zebre préfère se faire représenter (comme déjà sur le premier album), en formule minimaliste, par ses instruments, sur la pochette du disque (mais devant l'intemporel mur de briques, pour le coup plus réticulé que zébré) plutôt que par eux-mêmes, indiquant ainsi clairement que la musique est définitivement plus importante que les personnes, encore qu'il semble difficile que l'une puisse pleinement se développer sans les autres. Quoique, avec l'Intelligence Artificielle qui nous arrive du diable vauvert, le tiercé dans l'ordre risque d'être bientôt plus difficile à dénicher. Surtout qu'on n'a encore jamais vu de zèbres servir la soupe au PMU, trop difficiles à dresser. Voilà qui ressemble bien à ce Zebre ci.



KING SIZE : Jurassic songs (LP, Rev'Up Records)

Dear you,

Au risque de me faire épingler pour plagiat, j'oserais bien balancer une déférent "King Size is dead, long live King Size" (en référence au dernier album du groupe, "The king is dead", en 2007), et justement, comme je n'ai peur de rien, pas même de quelques tyrannosaures grincheux, j'ose. Que le fan hardcore de King Size me jette le premier rocher puisqu'il pourrait dire la même chose, lui aussi, à l'écoute de cet album. Car cette compilation n'a rien de superfétatoire, ne faisant nullement doublon, ou onzuplon, avec les dix albums officiels parus entre 1989 et 2007 et qui constituent une discographie non seulement décente mais encore fortement individualisée à l'aune d'un rock'n'roll qui, pour châtié qu'il soit au lancement du starter, n'en est pas moins chromé par la double décennie de patience et d'abnégation vécue par le groupe dans sa Picardie natale. King Size fut donc contemporain d'une scène indépendante (plutôt qu'alternative) riche, dynamique et enthousiaste qui illumina nos 90's et nos 00's, bien que zéro la période ne le fut point, et encore moins King Size. Or donc, les quatorze chansons jurassiques - ni triasses ni crétacées vous remarquerez, les paléontologues musicaux du futur sauront à quoi s'en tenir au moment de la datation du grand-œuvre - que nous découvrons ici sont presque toutes inédites - "Talk to me" et "Tonight" étaient parues sur l'album "Disfit for a king" en 1992, un live, elles sont ici rendues en studio - preuve que King Size en avait encore sous le pied, en sus des pédales d'effets de leurs guitares, au moment où le gang décida de se retirer dans sa grotte pour une hibernation de longue durée. Est-ce la faim qui fit que Philippe Nicole, le bassiste et gardien du temple, choisit de nous servir ce petit frichti préhistorique ? Plutôt la soif des fans à assouvir, soif de nouveaux gorgeons à s'envoyer derrière la lulette depuis tout ce temps à se morfondre d'espérances mélodiques. On retrouve majoritairement le trio qu'on pourrait qualifier de classique, celui, en tout cas, qui aura fait le plus, sur la durée, pour faire que King Size fut King Size, avec le guitariste Christophe Gillet (hasard du calendrier, voir page précédente) et le batteur Olivier Delamarre, au meilleur de sa forme harmonique, renforcé par un quarteron de comparses occasionnels sur quelques morceaux. Toutes ces chansons arpentant une portion de la carrière du groupe, entre 1991 et 2004. On y englobe l'efficacité sonique qu'on a toujours appréciée, la power-pop musclée de King Size, ce sens de l'accord et de l'arpège à l'énergie tout juste

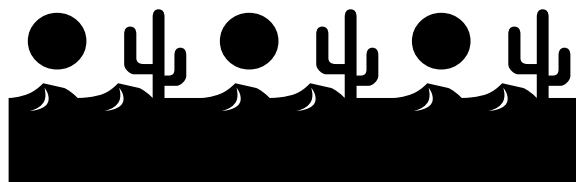
canalisée, cette attitude tout à la fois fière et retenue qui nous les rendait si attachants, sur disque comme sur scène, même si, en écrivant ça, je prends le risque de passer pour un indécrottable tricératops. On pourra noter au passage que les chansons de King Size avaient tout des offices calibrés des grands maîtres du genre puisque treize originaux se frottent à une unique reprise, "The needle and the damage done" de Neil Young, sans qu'ils aient à en rougir. Cette compilation remet donc le roi sur son trône, ou dans son lit si l'on s'en tient à la simple sémantique anglophone du nom, et c'est heureux. Ajoutons que le vinyl, sous une superbe pochette signée Jean-Marie Arnon - spécialiste du genre préhisto avec sa série "Dinosaur bop", "L'odeur des filles" en moins ici pour le coup - limité à 300 exemplaires, propose aussi la version CD pour les inconscients qui auraient bradé leur gramophone en des temps antédiluviens, ainsi qu'un insert listant (presque) tous les disques du groupe, y compris singles et EP, bien qu'il en manque au moins un, le split 45t avec Blow Up édité par le magazine "Presto" en 2000, mais c'est vraiment le seul truc que j'ai pu relever pour déceler un défaut dans cette cuirasse impénétrable (vous n'avez pas idée de la dureté du cuir de brontosaure), et présentant un arbre généalogique avec toutes ses incarnations, où l'on apprend incidemment que Philippe Nicole et Christophe Gillet jouaient déjà ensemble dès 1980 dans des formations antérieures (Permien ? Cambrien ?). Fidèles en amitié les diplococus.

Yours truly,

Ze Enemy (pas encore éteint)

PAIN TEDD : Rien à gagner (CD autoproduit)

Bourreaux de travail, même s'ils se qualifient eux-mêmes de piliers de comptoir, Pain Tedd en sont à leur troisième album en une douzaine d'années d'existence. Sur les cinq membres du groupe actuel, on trouve Flesh, batteur de K-Sos, ici chanteur et guitariste, et Richard, guitariste de Police On TV (sonnez Aubois), mais ce dernier n'apparaît pas sur le disque puisque arrivé dans le groupe en 2022 alors que l'album a été enregistré en 2020, peu avant le bordel qu'on ne connaît que trop bien pour en avoir subi les néfastes effets. Entre rock alternatif, punk rock, blues, rock'n'roll, voire boogie ("Regardez-moi"), Pain Tedd savent varier les plaisirs pour le plus grand bien du nôtre, le fait qu'un Hammond vienne ensoleiller certains morceaux ("William Peel", une ode à la petite, "Rien à gagner", "Médiocrité") n'étant pas pour rien dans l'assurance roborative de riffs sous influence. Si l'on voulait généraliser, on pourrait parler de punk'n'roll à propos de Pain Tedd, avec une certaine propension à lorgner du côté des années 80 ("Rose Marie" n'aurait pas dépareillé dans le répertoire d'OTH, l'accent austral en moins). De cette décennie, Pain Tedd ont conservé une certaine façon de tourner leurs textes qui explorent un quotidien pas toujours folichon (euphémisme) sans perdre de vue que des paroles de chansons peuvent aussi se travailler de manière artisanale, avec savoir-faire et volonté de faire briller une langue que d'autres par le passé ont su sublimer. Ils ne peuvent donc s'affranchir de certaines influences littéraires, ce qui ne peut certes pas nuire au propos ni, surtout, le cantonner au côté très direct de certains sujets ("Calvaire", "La connasse"). Nonobstant, les grands dignitaires du punk'n'roll ne sont pas répudiés pour autant, "Sniffing glue", seul morceau en anglais, sent bon (c'est le cas de le dire) son héritage ramonesque putatif en un peu plus grasseyant question guitares. Au final, nous voilà confrontés à onze titres au rythme soutenu, aux refrains essentiels, aux mélodies osseuses. Seul le plutôt mid-tempo "J'suis cramé", à la lancinante langueur, vient nous rappeler que Pain Tedd peuvent aussi écumer les eaux très fréquentées d'un certain rock français. Quoi qu'il en soit, avec leur passif, il est clair qu'on sent l'expérience transpirer d'un disque à la noirceur affichée et affirmée, jusque dans le graphisme de son enveloppe. Si vous cherchez l'arc-en-ciel, comme Dorothy Gale ou Jimi Hendrix, ce n'est pas chez Pain Tedd que vous le trouverez, en revanche si vous ne jurez que par le noir et blanc orageux, entre Pierre Soulages et Kasimir Malevitch, cet album sera votre tasse d'Earl Grey.



SONIC ANGELS : Two headed cat (CD, Speed Records/Lucinda Records/EI Beasto Recordings/Oliendo Fuerte/Monster Zero/ Hovercraft Records)

C'est moi ou les Sonic Angels ont durci le ton ? Depuis que le groupe s'est installé en Espagne (Valence) après avoir quitté Montpellier, j'ai l'impression que la musique du trio a encore gagné en puissance de feu et en vélocité. Est-ce la proximité relative des studios en plein air où l'industrie cinématographique italienne a tourné une palanquée de westerns-spaghetti par le passé qui a incité les Sonic Angels à s'enfourailler plus que de raison, histoire de parer à toute éventualité et, conséquemment, à défourailler avec la vivacité et la dextérité de pistoleros à qui l'on viendrait de crachouiller sur les bottillons ? No sé, mais, de fait, chacun des treize titres de ce nouvel album atteint sa cible avec le doigté d'un chasseur de bisons muni d'un Sharps de précision. Sur les derniers disques, on avait laissé les Sonic Angels partis à la redécouverte d'ambiances psychédéliciques et lysergiques, ici, on les retrouve salivant sur un punk dithyrambique et dopé à l'ADN de pois sauteur avec de sérieuses accointances néo-garage, comme cette voix égrugée à la chambre d'écho sépulcrale. Entre les Makers et Heavy Trash, les Sonic Angels poursuivent leur exploration d'un garage-punk à l'américaine avec supplément de gasoline et de boilermaker. Les morceaux sont éruptifs et sans concession et ne dépassent que rarement les trois minutes, de l'art d'en dire un maximum en un minimum de temps spécifique aux loups solitaires et aux justiciables, y compris sur un "When I'm sleeping" au titre fort peu en adéquation avec son sujet ou sur un "You get the key" final dont les quatre minutes et demi kaléidoscopiques achèvent de vous laminer les derniers neurones encore vaguement en état de fonctionner sans trop de courts-circuits. Les tempi frisent perpétuellement l'excès de vitesse et la guitare, grinçante et menaçante, de Marc Hacquet vous fait hérissier le poil avec la même sensation de griserie que quand votre copine vous empoigne les cojones pour vérifier que tout est toujours parfaitement en place (on n'est jamais trop prudent). Les Sonic Angels, avec ce sixième album, réussissent le pari de concilier la sauvagerie primale des sixties, les dérives en roue libre des seventies et la hargne punky des eighties, belle gageure atemporelle

VANILLA BLUE : Sweetheart (CD, Twenty Something/ Dangerhouse Skylab)

Le facteur temps ne semble guère être un problème pour les stéphanois de Vanilla Blue. Si l'on résume leur biographie à trois dates, on s'aperçoit vite que ce brave Albert n'avait pas forcément toujours raison en théorisant la relativité de cette unité hautement volatile. 2019 : Formation. Janvier 2022 : Sortie du premier album, "Dark cities". Janvier 2023 : Sortie du petit frère : "Sweetheart". Emballé c'est pesé. Un an entre deux albums, c'est de moins en moins banal, a fortiori en cette période post COVID qui n'a pas encore vraiment remis les pendules à l'heure culturelle. Un an c'est peu, surtout si l'on songe que, durant ce laps de temps, le groupe a aussi connu un léger changement de personnel avec l'intronisation d'un nouveau batteur, le cogneur original étant toujours là, mais passé à la seconde guitare. La clientèle n'y perd donc pas, c'est l'essentiel. De quatuor, Vanilla Blue est ainsi devenu quintet, ce qui amène forcément un léger temps d'adaptation, même si tout ce petit monde est doté d'une solide expérience de la chose musicale dont on suppose qu'elle leur a permis de franchir ce petit ralentisseur sans trop lever le pied de l'accélérateur. Et pour ce qui est de la composition de ce nouvel album, là encore le groupe a de la ressource puisque, quand on fait un bilan de compétences généralisé, on s'aperçoit que nos cinq mousquetaires (bah oui, tout augmente, faut se faire une raison) sont tous capables d'aligner quelques notes sur une partition, ce qui réduit drastiquement les coûts de production séraphique. Encore que séraphique ne soit pas l'adjectif le plus adapté pour qualifier la musique de Vanilla Blue, qui ne sont pas vraiment des chérubins non plus, ça reste cohérent. Preuve que nos pirates ne sont pas en manque d'inspiration, "Sweetheart" est même plus copieux que "Dark cities", quatorze morceaux contre onze. Il y avait de la réserve dans la soute à bière. Si jamais ils gardent ce rythme de croisière, qui ne s'amuse pas vraiment du coup, dans deux ou trois albums, ils passent au double. Mais nous n'en sommes pas encore là, savourons déjà ce nouvel opus alors que nous venons à peine de digérer le précédent. Avantage, nous ne sommes pas en déficit de calories. Le rock de Vanilla Blue, sans être de la bourrinade extrême, n'en reste pas moins fichtrement énergique avec ses deux guitares enflammées, et parfois ses claviers en transhumance. Derrrière, la section rythmique trouverait largement à se faire embaucher dans le BTP, et devant, le chant se veut digne des plus habiles égaliseurs de cordes vocales. Basiquement, Vanilla

Blue ça reste du rock'n'roll mordant et incisif avec de belles envolées harmoniques ("An empty seat" fait penser aux Thugs) et de farouches instincts punk ("Panic" se voit même adjoindre les services de Jerry A, le chanteur de Poison Idea, divine surprise). Les plus accros pourront se faire une double séance en s'enquillant les deux albums à la suite en cas de manque trop anxiogène.

RIMEL : Transparent (CD, Slow Death - www.slow-death.org)

Intituler son premier album "Transparent", quand on se pique de faire dans une noise tout ce qu'il y a de plus électrique, fallait oser. Transparents, Rimel ne le sont pas vraiment, inconsistants non plus, ni vaporeux ou immatériels. Pour les adjectifs dont on pourrait les affubler, il faudra changer de dictionnaire ou de logiciel. Ou même remonter le temps, car les membres de Rimel ne sont pas nés du dernier khol, deux d'entre eux ayant émargé, dans une autre vie, chez Davy Jones Locker, un gang de furieux qui, il y a trente ans, s'amusait déjà à dynamiter les centrales nucléaires des environs. Ce sont le guitariste et le bassiste qui, à en juger par le résultat, n'ont dû monter que des cordes de mi grave sur leurs manches, c'est pas possible autrement. Avec le recul, ils ne se sont pas vraiment assagis, et c'est un euphémisme. On imagine qu'ils n'ont pas eu besoin de justifier de beaucoup de gages pour que Nineteen Something leur ouvre les portes de leur salon de beauté. Il ne faut décidément pas se fier à la jaquette de leur premier album, pas plus au titre qu'aux photos de cet éphèbe à peine pubère qui nous regarde si ingénuement pour tenter de savoir de quoi il retourne. Rimel, ce n'est pas de la mièvrerie dégoûlante de fadasserie pour ados fans de K-pop meridique, mais bien de l'électricité sous (très) haute tension, radiateur de béton armé en guise de rythmique pour contenir les émanations chaotiques d'une guitare qui ne connaît qu'une façon de sonner, branchée sur une pédale fuzz tous potards bloqués à fond vers la droite, volume, tonalité, sustain, tout dans les derniers retranchements, on comptera les morts plus tard. Et il y en aura, surtout du côté des acariens et des moucherons qui ne sauraient résister à une vague insecticide d'une telle ampleur sonore. Même le sonar naturel des baleines devrait succomber à tant de fréquences inconnues, pire que les hélices hypertrophiées des super-tankers. Rimel viennent d'inventer le terrorisme musical, le génocide tonal, le meurtre de masse modal. Surtout qu'ils prennent leur temps pour distiller autant de décibels tectoniques, aucun morceau n'est inférieur à trois minutes, on ne peut donc guère échapper aux nombreux effets secondaires auditifs d'une musique certainement mise au point par les Titans antiques, qui auront juste dû attendre que la technologie leur permette de mettre tout ça en application, on ne peut pas tout inventer en même temps. Les trois artificiers de Rimel auraient-ils trouvé quelque grimoire oublié avec toutes leurs notes (à considérer dans tous les sens du terme) pour se lancer ainsi dans ce déluge sonore, dont même un Noé de la musicologie ne saurait nous sauver (si tant est que nous le voulions), aucune arche ne pouvant résister à ces éruptions multiples, à ces coulées pyroclastiques frénétiques, à ces nuées ardentes imprévisibles. Rimel nous déclencherait une petite fin du monde impromptue avec leurs petites expériences bruitistes que je n'en serais pas vraiment surpris. Depuis le temps qu'on l'attendait, il fallait bien qu'elle débarque un jour. Je n'avais juste pas prévu qu'elle prendrait les traits d'un brelan de quinquagénaires à qui l'ont n'hésiterait pas à demander l'heure dans la rue. Comme quoi les apparences...

STYGMATE : Vivant (CD, Stygmate/Zone Onze Records/ Konstroy/Maloka/Trauma Social/Mass Productions/Kanal Hysterik)

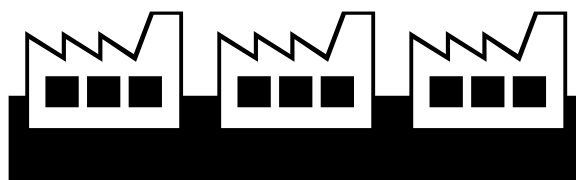
Un rythme jazzy, avec la trompette qui va bien, voilà comment s'ouvre ce nouvel album de Stygmate. Une mélodie légère pour un thème, "Enfant désordre et pourri", qui l'est moins, tout Stygmate est résumé dans ce seul titre, entre chanson et rock pour bien marquer la limite entre textes et musique. D'ailleurs, dès le suivant, "Asile", encore de la douceur lexicale n'est-il pas, la musique se tend nettement. On retrouve là tout le dynamisme du power-trio qu'est Stygmate quand le groupe décide de muscler son jeu. Jamais vraiment punk, jamais vraiment chansonnette, jamais vraiment rock'n'roll mais un peu de tout ça à la fois. Conclusion, les disques de Stygmate, et "Vivant" ne fait pas exception, ne sont en rien d'un seul bloc, n'ont rien du monolithe ni du truc homogène qui ne verrait rien du paysage alentour. Stygmate, c'est la diversité faite musique, même si, faut quand même pas déconner, ça reste en prise directe avec le 220 volts le plus épastrouillant. A preuve la caution apportée par Paul Péchenart Sr (Dogs, Froggies), père de Paul Péchenart Jr, le bassiste de Stygmate, qui se fend d'une paire de soli histoire d'inscrire le

groupe du fiston dans une certaine lignée rock français. Ce que Sty, chanteur, guitariste et architecte de Stygmate, ne voit sûrement pas d'un trop sale œil, lui qui est capable de passer des mélodies volatiles aux gros riffs qui tachent sans jamais avoir l'air dépensier des parvenus. Quand on écoute les disques de Stygmate, on se rend bien compte que, tout nuancés qu'ils sont, ils conservent une certaine idée d'un rock définitivement indépendant, affranchi des diktats d'un business inféodé au grand capital, qui sévit aussi dans la musique, évidemment, comme partout où il y a de la maille facile à se faire. Mine de rien, ça fait quand même vingt-cinq ans que ça dure, c'est donc bien qu'on peut faire de la musique sans arrière-pensée, sinon celle de rester authentique et probe. Après tout, "Vivant" n'est que le cinquième album de Stygmate, chacun d'eux est donc savamment poli, poncé et patiné avec art et amour, celui du travail bien fait. Peu importe que Stygmate fasse dans la petite vignette sociétale ("Vive les vacances") ou dans la philosophie du quotidien ("Evolution", "J'm'en fous", "Au milieu du désert", "Perdre la mémoire"), le groupe ne perd jamais de vue que nous sommes embarqués sur un bateau que nous ne maîtrisons pas, ou si peu. Paraît que certains s'en chargent pour nous, ce qui ne laisse pas d'être inquiétant quand on voit le bordel qui nous sert de décor. Il n'y a guère que "Méphistophélès" pour s'y sentir à l'aise. Stygmate l'auraient-ils rencontré au détour d'une ruelle sombre ?

Les VOYAGEURS PUNKIFIENT L'HEXAGONE 20 ANS DEJA ! (3 CD, Le Keupon Voyageur)

Il fut un temps où l'on affirmait que 20 ans était le plus bel âge de la vie. Certes, quand on pouvait encore espérer avoir un avenir pas trop pourri, pourquoi pas. Quoi que ça dépendait quand même beaucoup de son milieu social. Et ça n'a pas changé aujourd'hui, on pourrait même dire, en ne considérant que le verre à moitié vide, que ça a empiré. Et ce ne sont pas les manifestations à répétition pour protester contre la réforme des retraites au milieu desquelles j'écris cette chronique qui me contrediront. Des manifs qui ont ceci de bon de nous permettre d'avoir nos 30 minutes de marche quotidienne telles que préconisées par le monde médical, bien que, si l'on considère les mensonges ayant entouré la pseudo crise COVID, je ne suis pas certain que les avis de ces soi-disant spécialistes soient de nature à passer sur paroles d'évangile. Pour ma part, si je marche les jours de manif, je marche aussi les autres jours, pour mon plaisir, pas pour suivre de quelconques recommandations. Bref, avoir 20 ans en ces périodes troublées voilà qui justifie, a posteriori, le graphisme de cette compilation, détournement malin de "La liberté guidant le peuple" ("L'anarchie guidant le punk" ?) d'Eugène Delacroix. Si Gégène avait été punk, il en aurait peut-être fait autant. On peut toujours trouver plaisante cette éventualité. 20 ans, c'est donc l'âge de l'association Le Keupon Voyageur, l'occasion de faire paraître cette compilation. Même si, pour ce qui me concerne, j'ai un sacré retard à l'allumage pour ce qui est d'en parler, 2 ans pour être précis puisque l'asso est née en 2001 et que cette triplette de CD est parue, fort logiquement, en 2021. J'espère que les changeurs, au moment de faire les comptes de ma dette, ne me tiendront pas rigueur de ce léger contretemps, l'essentiel, finalement, n'est-il pas de participer ? Un triple CD qui est aussi le troisième volet d'une série de compilations initiée en 2001 (première référence du label) et poursuivie en 2003. Ici, on réactualise le concept et on lui fait prendre de l'ampleur puisque, après les 22 et 26 titres des deux premiers volumes, ce ne sont pas moins de 80 groupes qui ont été convoqués. Et n'y voyez pas l'habituelle exagération comptable du nombre de manifestants battant le pavé sporadiquement, selon les syndicats, pas plus que la sempiternelle guerre des chiffres selon la police. Ayant les disques sous les yeux, il ne m'est guère difficile de faire une banale addition. Même si j'étais nul en maths durant mes courtes études, le calcul mental, lui, ne m'était pas indifférent. Globalement, les deux premiers opus étaient majoritairement et électriquement punks. Pour ce tome anniversaire, ça chalute plus large. Sûrement pour mieux refléter les choix artistiques de l'asso dans sa version organisatrice de concerts, son autre raison d'être. En ce sens, si on y trouve toujours beaucoup de punk, le premier chapitre de l'ouvrage, pour qui, comme moi, n'est pas vraiment adepte de la chose, paraît assez rédhibitoire avec sa litanie de tenants d'une chanson française endémique de notre foutue exception culturelle. Même si cette chanson franchouillarde se veut punkifiée. Ainsi la première douzaine de morceaux, risquons la litote, ne me font pas vraiment frémir. D'ailleurs, si j'ai écouté la totale lors de ma première prise de contact avec la chose, depuis, quand je réinsère le bousin dans mon brave lecteur de CD, je me cale derechef sur la treizième plage du premier CD, une reprise iconoclaste, par les Dead Ritons (rien que le nom...), de "Gangsters", le "Al Capone" de Prince Buster revisité par

les Specials. Même avec l'accordéon que le duo affiche clairement en bandoulière (pas vraiment mon instrument préféré non plus, décidément), ce titre vous file la patate pour la journée tant il est pris au second degré. Une fois ceci posé, le reste déroule sa punkitude avec fierté, crânerie et force décibels. Je ne vais pas vous faire la retape avec tous les groupes qui ont répondu présent, l'entièreté de ce numéro n'y suffirait pas, je me contenterai juste de vous signaler mes coups de cœur, qui sont souvent des gens dont j'ai déjà parlé dans ces colonnes : Les Partisans, Steff Tej & Ejectés ("Uncle Paulie" de l'album "Informe!" en 2016, leur côté punk), the Angry Cats ("Joe Hill's last will", la toute première démo du groupe en 2012, une tranche de préhistoire), King Kong Blues ("Raymond", sous entendu "La Science"), les Bécasses, toujours aussi jouissives (féminin de rigueur même pour un groupe mixte), Dead Married ("Dracula song" extrait de leur saignant premier album), Ekymose ("Contre courant" extirpé de leur premier EP), les incontournables Cadavres avec leur statut de vétérans et l'un de leurs derniers titres studio, "Compulsion de mort", Kurt 137 !, les Prouters, toujours dans les bons coups ceux-là, Baffes Ou Torгноles ("J'ai brûlé le drapeau de la France", ça doit être pour ça que la punkette illustrant cette compil brandit l'étendard rouge et noir), Police On TV avec un inédit, "Le meilleur des mondes" (Aldous Huxley's not dead), à retrouver sur leur prochain album dans une version réenregistrée, j'ai mes sources, Rocco Glavio, Crucified Penguins (qui disputent aux Dead Ritons le titre de meilleur nom de groupe selon mes propres standards, qui peuvent ne pas être les vôtres bien sûr, je ne prétend pas à la palme du bon goût), PKRK ("La faim", extrait du premier tome de leur trilogie à clore prochainement), Toxic Waste ("La vierge noire", inédit au moment de la parution de cette compilation, depuis disponible sur l'album "Animal bestial"), U-Sister ("Halloween" extrait de leur unique album), les Rats (l'inédit "Passe à dix" élaboré depuis leur reformation), Total Dezordre ("Euthanasie" extrait du premier album des plus bourrins, en tout cas des plus hardcore, de cette sélection), thee Gunlocks (la face garage), Kerfucker ("Putain d'maladie", en même temps, peut-on guérir du punk ? Surtout quand on tape dans le crust ? Même à dose homéopathique ? Je pose la question), Argent Ardent ("Grand fauve", extrait de l'"Instinctif" deuxième album du plus prolifique des groupes punks avec un album par an sans déblander). Malgré les réserves émises sur l'entame de cette compilation, celle-ci reste foutrement écoutable, surtout dans la voiture si vous avez la flemme de faire la vôtre. Avec trois heures et demi de musique, vous avez le temps de faire un bout de chemin sur la route de votre prochain festival. Et si vous la couplez (l'accouplez ?) avec les deux premières, vous avez de quoi traverser la moitié de l'hexagone sans souffrir de neurasthénie, peu importe le sens dans lequel vous attaquez le polygone. C'est comme la tarte aux myrtilles, c'est bon de partout, quelle que soit la portion que vous choisissiez.



LORDS OF THE VOID : Point of no return (CD autoproduit)

On fait tous des cauchemars, même pleinement éveillé. A la découverte de Lords Of The Void, il en est un qui me tarade : Et si Macron avait raison ? Je sais, c'est le genre de questionnement existentiel que je ne souhaierais pas à mon pire ennemi, alors quand c'est moi qui en suis victime... Et si Macron avait raison ? Et si le travail avait des vertus ? Je sais, je m'enfoncé, je m'enlise, je m'envase, et je ne sais pas comment je vais m'en sortir. N'empêche, quand on apprend que les trois musiciens de Lords Of The Void se sont rencontrés au boulot, ça fait un choc non ? Imaginez, pas de travail, pas de Lords Of The Void. Non, trop dur. Je vais donc tenter de faire abstraction de cette hallucination et m'en tenir aux faits, rien qu'aux faits. Lords Of The Void sont originaires de la région d'Auxerre, en étant assez large du point de vue de la pure géographie. Presque des voisins pour moi qui me désole assez de constater que notre pauvre département n'est guère connu hors de ses frontières que pour une équipe de crétiens... de foot je veux dire. Putain, encore un cauchemar récurrent. Et "Point of no return" est leur premier album. Un coup de maître soit dit en passant avec un doom-stoner né directement dans un lac magmatique primordial. La disette sonore, la musique de rentier, ils ne connaissent pas. A trois, ils font autant de barouf qu'un bataillon de Caterpillar sur un chantier d'autoroute. Ils en ont d'ailleurs l'inexorabilité et l'implacabilité. Si vous avez votre allée de jardin à refaire, ce groupe est tout indiqué pour vous rendre ce menu service. Une fois lancés, ils ne s'arrêtent que de mauvaise grâce, qu'au bout d'une petite dizaine de minutes, temps réglementaire de leurs morceaux - quatre sur cet album pour une demi-heure d'éruption homérique. Même ce brave Lincoln, douillettement assis sur son fauteuil de marbre dans son mégalomaniaque mémorial washingtonien, en a lâché sa tête en une sacrificielle auto-combustion. Heureusement qu'un paparazzi se trouvait là pour prendre, sur le vif, un cliché que Lords Of The Void, je n'ose imaginer comment, ont réussi à se procurer pour en faire la pochette du disque. C'est beau une tête qui crame, il n'y a pas à dire, a fortiori quand c'est la caboche d'un politicien. On rêve qu'il arrive la même chose à Macron, ça me ferait peut-être passer mes cauchemars. Alors, oui, c'est sûr, le stoner-doom de Lords Of The Void n'est pas d'une folle euphorie, en même temps (Macron, sors de ce clavier) c'est le style qui veut ça. En revanche, il vous décape le fond de teint sans toutes les saloperies chimiques que les actrices sur le retour se tartinent sur le museau en sortant de scène. Il vous récre le canal auditif mieux que VNF le Canal de Bourgogne. Il vous fait trembloter l'intérieur, de la glotte au scrotum, pire que le triple orgasme d'une Traci Lords besognée par trois Rocco Siffredi sous Viagra. Il vous fouaille des infra-basses si puissantes qu'elles doivent faire le tour de la Terre en moins de 80 nanosecondes. Lords Of The Void, c'est le genre de musique qu'il faut enregistrer dans un bunker, un vrai, de la gamme "führer", indestructible, au risque de désherber gratis les quelques centaines de kilomètres-carrés alentour et se coltiner ensuite la colère de Sandrine Rousseau, les cauchemars, ça vole en escadrille. Ecouter Lords Of The Void, c'est aimer vivre dangereusement.

GRANDIOSA MUERTE : Egregor (CD, Bitume - www.bitume-prods.fr)

SERMON : Till birth do us part (CD, Bitume)

Le death métal, comme le métal en général, est aujourd'hui devenu quasiment universel. A part quelques îles lointaines perdues dans l'immensité océane, on doit faire du death métal à peu près partout sur notre petite planète, en attendant la Lune ou Mars (si Space X n'explose pas à chaque tentative bien sûr, même l'argent d'Elon Musk ne fait pas tout). Je n'en veux pour preuve que les deux groupes qui nous intéressent ici qui ne sont pas sans présenter de nombreuses similitudes, issus de pays qu'on n'a guère l'habitude de pointer sur l'atlas du rock mondial, avec leurs premiers albums respectifs, proposant chacun huit titres, avouez que ça en fait du point commun, de quoi largement affecter notre foi dans la précision statistique qui, normalement, n'aurait eu que peu de chances de pronostiquer un tel alignement de planètes. Peut-être est-ce cette conjonction d'épiphénomènes qui a poussé le label français Bitume à faire paraître ces deux disques quasiment simultanément, quitte à faire dans le rapprochement des peuples, autant y aller franchement. Le death métal facteur de stabilité, ça ne me serait pas venu spontanément à l'esprit. Procédons par ordre alphabétique, une façon comme une autre de dissenter sur chacun de ces groupes séparément.

Grandiosa Muerte est le projet d'un seul homme qui compose et écrit toutes ses chansons, joue de tous les instruments et s'est enregistré lui-même dans son propre studio, habile façon de ne

rendre de comptes à personne, pas même à son poisson rouge ou à son rhododendron. Max Gutierrez n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai. Né au Costa Rica, il forme ses premiers groupes à l'âge de 15 ans en Espagne avant de rentrer dans son pays natal où il va collectionner les petits orchestres de chambre électriques comme d'autres les timbres-poste ou les soldats de plomb. Au fil du temps, on lui connaît et reconnaît au moins cinq groupes, tous œuvrant dans le métal et divers dérivés, heavy, black, death, indus, avec plusieurs albums à la clé. Autant dire que le désormais quadragénaire sait de quoi il retourne quand il décide de se lancer dans l'aventure Grandiosa Muerte tout seul comme un grand qu'il est. Grandiosa Muerte c'est du death métal pur et dur, énergique comme un boxeur poids lourds sous anabolisants - les huit titres de l'album sont avoïnés en à peine plus d'une demi-heure - et abrupt comme l'ascension de la face nord de l'Eiger, ou du Cerro Chirripo pour rester dans le local. Au niveau des thèmes des chansons, Max Gutierrez fait plutôt dans le cabalistique ("Oculto", "Sincretismo", "Destino", "Arcano", "Sibila") comme il le résume parfaitement avec le titre de son album, "Egregor". Entre Victor Hugo et la Rose-Croix, il restait de la place à Max Gutierrez pour y glisser sa propre vision de l'inconscient collectif. Paradoxal pour un one man band ? Pas tant que ça puisque ainsi son analyse n'est pas altérée par celle des autres.

De son côté, Sermon peut se targuer d'une origine encore plus improbable et d'une histoire très tarabiscotée. En effet, Sermon est un groupe turc. On imagine aisément les difficultés à faire du death métal dans une dictature islamique, comme probablement d'ailleurs du rock tout court puisque les groupes ottomans ne courent ni les rues, ni les bacs des disquaires, ni les salles de concert occidentales. Pour autant que je me souviens, mais Alzheimer peut aussi taquiner ma mémoire, Sermon doit être le premier groupe turc à atterrir dans ma discothèque, même si j'avoue que le courage me manque pour vérifier vu l'étendue de mes rayonnages. Quant à la biographie de Sermon, elle non plus n'est pas banale puisque le groupe s'est formé en 1997 (non non, il n'y a pas de faute de frappe dans cette date) à Izmir et s'est séparé en 2004 après n'avoir sorti que deux démos. Erdogan venait juste d'arriver au pouvoir (2003) au poste de Premier Ministre avant d'enchaîner par celui de Président de la "république", le pays n'était donc pas encore passé du côté obscur de l'islam. Il faudra attendre 2021 pour voir Sermon ressusciter, par la volonté du guitariste Cem Barut, seul membre de la formation originale à avoir repiqué au jeu. Le groupe devenant un trio formé d'un chanteur et deux guitaristes. Et là vous vous dites qu'il manque quand même quelques instruments vitaux comme la basse et la batterie. Si fait, mais les machines viennent alors à la rescousse sous les mimines expertes de Durmus Kalin, l'autre guitariste, qui vous programme synthés et boîte à rythmes comme un enfant de trois ans vous constitue un puzzle de six pièces. Une fois tout ça en place, Sermon sort enfin son premier album, comme quoi la patience finit toujours par être récompensée. La musique de Sermon oscille entre doom et death métal en de longues épopées (huit titres pour près d'une heure) où la pesanteur des rythmiques le dispute à la fièvre contagieuse des guitares et à la profondeur insondable du chant, sépulcral et incantatoire, avec, de ci de là, quelques appréciations plus obscures comme les "violons" de "Destined to decline". Avec Sermon, la dépression n'est pas post-partum mais bien pré-partum puisqu'on semble voyager dans un liquide amniotique comme doté d'une intelligence propre, d'une volonté émancipatrice, d'une indépendance d'esprit capable d'influencer le développement de son hôte fœtal. D'où l'espoir de délivrance induit dans le titre de l'album, contre-pied de la formule plus consacrée qui fait de la mort le seul élément véritablement séparateur de la vie. Avec Sermon, la naissance elle-même devient désagrégation. Jusqu'à la première claque sur les fesses ? Jusqu'au cri primal ? Jusqu'à la prise de conscience du fait que la vie ne sera pas une partie de plaisir ?

NO WATER PLEASE : Ska goes brass (CD, No Watt - www.nowaterplease.fr)

Fallait bien que ça arrive un jour. A force de flirter, souvent d'un peu trop près, plutôt main aux fesses que main dans la main, avec le ska, la fanfare No Water Please devait bien finir par se fendre d'un album de reprises du genre. Après le "Punk goes ska" de 2019, le cheminement, en tout cas, est logique. Comme vous vous en doutez, qui dit fanfare dit cuivres dans tous les coins, et qui dit ska dit cuivres aussi, surtout chez les pères fondateurs, comme les Skatalites par exemple. Et comme No Water Please aime les choses bien faites, les évidences, c'est justement chez les papys Jamaïcains (hélas quasiment tous décédés aujourd'hui) que le groupe est allé pêcher la reprise qui ouvre ce disque, l'irréfragable "Guns of Navarone". Une fois la course lancée, plus de répit, plus de temps mort, plus de

pause, pas d'errance, et même pas de casse mécanique ni d'accident de parcours, tout le monde se retrouve à franchir la ligne d'arrivée quarante minutes plus tard après avoir repassé ses leçons avec un enthousiasme qui frise l'indécence tant tout leur semble facile. Qu'ils se penchent sur les origines, ou pas loin, en piochant chez Dandy Livingstone, Toots and the Maytals, Jimmy Cliff ou les Pioneers, ou qu'ils revivifient le revival ska anglais de la charnière 70's/80's en plongeant à larges brassées chez Madness (2 fois) ou surtout les Specials (6 occurrences, originaux et reprises compris), No Water Please se font les ambassadeurs d'un ska dansant et sautillant (chigidup). Je vous mets au défi de rester de marbre en écoutant ce disque, même si vous êtes autiste au dernier degré ou paraplégique intégral, il y a forcément quelque chose qui va remuer chez vous ou en vous, c'est obligé, la nature ne peut pas avoir été si cruelle qu'elle vous laisse complètement insensible, à part peut-être les macronistes ou les lepenistes indécrottables, mais peut-on encore parler d'êtres humains dans ces cas extrêmes ? Au fil de ce disque, No Water Please exhument même deux morceaux qu'on n'aurait pas forcément vus à pareille fête de prime abord, "Ma & Pa" de Fishbone, plutôt adeptes de fusion habituellement, et "Sarrì, sarrì" des punks basques de Kortatu, surprise bien agréable et seul titre chanté de l'album, Bruno Habas de Ocho Y Media (spécialistes de la sauce piquante en fa, en sol ou en mi) prêtant sa voix à ce petit devoir de vacances. Avec cet album, le ska ne risque pas de souffrir de paupérisation publique. D'ici à ce que No Water Please soient responsables d'un énième regain d'intérêt pour cette musique, voilà qui serait cocasse... et mérité au demeurant. Je me souviens encore fort bien de ces années 1979/1980 où, avec mon petit frelu, on avait cassé nos tirelires pour se payer les premiers disques de Madness, des Specials, de Selecter, the Beat ou les Bodysnatchers et qu'on écoutait tout ça en boucle, juste après les premiers punks anglais. Autres temps, autres mœurs, et les vaches étaient mieux gardées.

DES-ASTRES (CD, P.O.G.O. Records/Swarm Records/Sonorasso/SlashCore)

Curieuse compilation que cet attelage assez hétéroclite, entre auberge espagnole et pain perdu. Le fil rouge de ce disque s'appelle Thomas Augier qui étale quatre très courts instrumentaux, tous de moins d'une minute, de ce qu'il présente comme de l'électro indus. Personnellement, j'appellerais plutôt ça de l'indus atmosphérique, quitte à risquer l'oxymore, ce qui ne me convainc qu'à moitié. Ces interventions sont, au choix, ou trop courtes ou superflues. Bref, ce n'est pas ce que je retiens de ce disque. En revanche, par répercussion, ces interludes font d'autant mieux apprécier les trois autres morceaux, pour autant de groupes. Dronte tout d'abord, groupe parisien pléthorique, pas moins de sept musiciens, qui navigue entre post-rock et métal... acoustique. Rien que ça. "Fukuyama" est tout en cassures de rythmes, en ruptures mélodiques, entre chaud et froid, entre poésie et sludge, avec de douces dérives vers le free-jazz et l'expérimental de par la grâce frelatée d'un saxophone qu'Ornette Coleman n'aurait probablement pas renié. Et ça fonctionne, plutôt bien même. A l'inverse, Royal McBee Corporation (Paris) est un duo basse-batterie intense et noisy. La rythmique d'"Ikejime" est dense et plombée et les harmoniques comme en virée perpétuelle. Sorte de Sonic Youth sans les murs de guitares, ce qui ne nuit pourtant pas au propos. Plutôt costaud. Enfin, troisième protagoniste, Grind-O-Matic (Paris encore et toujours), genre grindcore comme on s'en doutait à l'énoncé de leur nom, tendance légèrement indus. Le groupe étant emmené par le guitariste Emmanuel Sourd, ça ne s'invente pas. "Réactionnaire" est très brut de décoffrage, grind jusqu'au fond de la tripaille au point de vous récupérer la tuyauterie aussi aisément qu'une fameuse marque de déboucheur de canalisations. Et puisqu'un fil rouge, ça n'est pas assez pour assurer un tissage de qualité, un second était nécessaire, en la personne de l'écrivain Jopil Lastec qui a écrit les textes des trois morceaux. Pas sûr que ce soit un projet très lucratif, mais au moins il interpelle.

TREPONEM PAL : Screammers (CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

Comme le dit Fernand Naudin, le personnage incarné par Lino Ventura dans "Les tontons flingueurs", les croyances, ça force le respect. A prendre cependant au second degré ajouterai-je tant les religions, elles, n'ont pas grand-chose de respectable. En revanche, les croyances musicales, pas de souci, je souscris, et tant pis si Treponem Pal porte le nom de la bactérie qui vous file la chhtouille. Il faut parfois avoir le triomphe modeste. Des croyances, Marco Neves, l'indéfectible chanteur de Treponem Pal, en a, et pas qu'un peu. La preuve c'est qu'il mène son groupe de main de maître depuis plus de 35 ans, avec juste une légère stase entre 2001 et

2006. Croyance dans le métal, au sens large du terme, qu'il décline toujours avec insistance sur ce huitième album. Certes, les influences industrielles des débuts sont un peu moins prégnantes, mais toujours audibles à claire-voie, laissant un peu plus de place au hardcore, au psychédéisme, voire au dub, l'autre grand sujet de prédilection de Marco Neves (voir son projet Elephant System durant la pause de Treponem Pal). A l'écoute de "Screamers", on n'est pas sans penser à l'évolution suivie par Ministry avec leur dernier album "Moral hygiene" et ce métal qui papillonne un peu dans tous les sens, bien que la tendance générale reste globalement propre à l'histoire du groupe. Treponem Pal reste Treponem Pal, on ne parle pas là de Metallica et leur virage pop. Opinion renforcée par le retour, sur ce disque, d'un autre membre (presque) originel, le guitariste Laurent Bizet, doublant d'un coup le nombre de six shooters astiquant des riffs aussi gracieux qu'une charge de rhinocéros dans un groupe pourtant déjà guère avares d'accords en fusion. Par-dessus tout ça, les machines de Didier B. se font aussi incisives qu'une scie à béton. Non, ce nouvel album de Treponem Pal ne dépare pas dans la collection de talismans machinistes d'un groupe qui, manifestement, estime toujours que plus c'est lourd meilleur c'est. Je me garderai bien de les démentir même s'il va falloir que je refasse mes papiers peints qui n'ont pas résisté à la première écoute du bazar. OK, 130 décibels c'était peut-être un chouia présomptueux de ma part, mais Treponem Pal ça ne s'écoute pas comme un rondou médiéval nom d'un marteau-pilon. Il faut que ça vous sape le gras-double sinon quel intérêt ?



BANG BANG BAND GIRL : 12 super duper extraordinary girl trouble rock'n'roll tracks (CD, Voodoo Rhythm Records)

Voilà le genre d'OVNI qu'il est toujours réjouissant de voir débarquer inopinément dans son jardin, plus, en tout cas, qu'une épidémie de choléra ou une ruée d'abrutis. Bang Bang Band Girl, malgré son nom à coucher dehors, est une one lady band chilienne bourrée de références, et pas des plus cradingues. Même la bio rédigée par son label démarre en fanfare : "Welcome to violence", lignage "Faster, pussycat ! Kill ! Kill !" de Russ Meyer. Voilà qui donne le ton de l'ensemble. Bang Bang Band Girl est une petite officine musicale tendance cryptique, garage et rock'n'roll. De son vrai nom Sheri Corleone (ah oui, d'accord, pas étonnant qu'elle pratique le hold-up musical), elle vit aujourd'hui à Rotterdam après avoir bourlingué un peu partout autour du monde. Pratique quand on est seule pour faire ses valises. D'autant qu'entre les étuis à guitares ou les flight-cases de batterie, il y a toujours une petite place pour y caser sa brosse à dent ou son déodorant. Quand je dis que ce disque est référencé, c'est une évidence lorsqu'on prend connaissance de son track listing, avec ses dix reprises pour deux originaux. Que du millésimé au niveau des reprises, que du classique, que du rêche et de l'abrasif. Des Troggs (inévitabile "Wild thing") à Elvis Presley (crépusculaire "Heartbreak hotel"), Bang Bang Band Girl a convoqué les mânes de Wanda Jackson ("Funnel of (trash) love", oui oui, l'amour aussi peut être crade), Hasil Adkins (et l'un de ses morceaux les plus allumés, "No more hot dogs" que n'aurait pas renié le Joker s'il avait fait du rock'n'roll), Cher ("Bang bang", forcément, ne cherchez pas plus

loin le pseudonyme de la demoiselle), Motörhead (inattendu "The watcher" extrait du premier album, trop mésestimé à mon goût, justice lui est enfin rendue), les Heartbreakers (imparable "All by myself). Avouez que ça ressemble farouchement à une discothèque idéale, probablement les disques qu'elle trimballe toujours avec elle au gré de ses pérégrinations. Curieusement, les deux originaux de Bang Bang Band Girl sont aussi les titres les moins frappadings, les plus retenus, "Trulo-V" rappelant une partie de body-body entre les Cowboy Junkies et Mr. Airplaneman (la femme, toujours la femme) et "The hand" se voulant surf sépulcral. Outre ses guitares, tout en fuzz et distorsion, et sa batterie, Bang Bang Band Girl use aussi d'oscillateurs divers, ce qui donne parfois un petit côté synthétique à certains morceaux ("Up on the roof" des Drifters), quand elle n'invite pas une joueuse de theremin, faisant ainsi sonner psychédélique le "Call of the wighat" des Cramps, balèze, ou même Walter Daniels (Hickoids, Jack O'Fire, Big Foot Chester, Oblivians), exceptionnellement au saxophone dont les sonorités presque free-jazz viennent littéralement dynamiter "Blue moon baby" de Dave Diddle Day (Cramps forever, faut s'y faire). Y a pas à dire, cette fille-là, elle est terrible.

The BUXOM BLADE : Fugitives from the sea (CD, Beast Records)

Les océans ne vont pas bien, ça n'est hélas pas qu'une image, comme le reste de la planète d'ailleurs, tout étant victime de la vénalité d'une poignée de rapaces jamais rassasiés de rien, du coup, the Buxom Blade a décidé d'apporter sa goutte d'eau au débat, à sa façon, musicale et consciente. Comme une mise en musique des prises de position de Greenpeace ou Sea Shepherd. Les baleines leur en seront reconnaissantes, l'une d'entre elles au moins fait même connaître son agrément en introduction de "All the whales coming to shore are sick". Et pour ceux qui s'étonneraient que je puisse traduire le chant de cet animal, il n'y a rien là que de très facile, la structure vocale des cétacés étant très proche de mes propres borborygmes quand je me lève le matin, j'en connais certaines qui peuvent en témoigner. De là à penser que, comme moi, les baleines sont un rien grincheuses avant leur premier café de la journée, il n'y a qu'un coup de nageoire facile à donner, surtout que du café elles n'en boivent jamais, du moins à ma connaissance, ce qui explique que leurs marmonnements soient permanents. Tout ça est d'une logique séminale désarmante n'est-il pas ? Ce qui l'est moins, en revanche, c'est l'ésotérisme de certains titres des chansons de ce deuxième album de Buxom Blade qui ouvrent la voie à des interprétations variées, ce qui est loin de me déplaire, philosophiquement parlant. "This song needs no title", "Oh baby, let's beat the birds", "What the boys mean when they say "oh yeah" ?", "Because we smell as well as we see", explicitez et dissertez, vous avez quatre heures. Pour d'autres, on est plus dans le concret et le manifeste, "Bullshit", "Stinky sneakers", "Speed isn't everything", ça va, tout le monde s'y retrouve. Jusqu'aux poissons interpellés sur "Hey fishies !", normal de leur donner la parole après leurs petits camarades de jeu cétacés. Reste la musique, l'essence même d'un groupe de rock, encore que mer et pétrole ne fassent pas vraiment bon ménage - depuis le Torrey Canyon, l'Amoco Cadiz ou l'Erika, on devrait être éclairé - mais ne sommes-nous pas ici dans le domaine de l'abstraction ? The Buxom Blade c'est du rock'n'roll, jusque-là tout va bien, avec quelques réminiscences garage, quelques chantournages punk, quelques brisures noisy, agrémentées, le cas échéant, d'un clavier mutin, parfois d'une troisième guitare (c'est le même homme qui assure les deux fonctions, Alain, ex Cry Babies), voire d'un harmonica poussiéreux ("Hey fishies"). On pourrait penser au Gun Club par certains côtés lancinants, aux Fleshtones pour les éclairs d'énergie ("Because we smell..."), mais on pourrait aussi trouver du X dans cette appétence pour les sonorités déréglées et sinieuses. On acceptera quand même que tout ça fleure bon son américanisme urbain et bétonné, ses villes tentaculaires et leur grondement sonore permanent, comme un rock'n'roll de samedi soir très arrosé et furieusement houblonné, juste ce qu'on en attend.

CLINIC RODEO : Les nuits (CD autoproduit)

Devenir fantôme, ou zombie, est toujours une phase déterminante dans une vie. Ceux qui sont passés par là savent ce qu'il en est, comme Clinic Rodeo, duo parisien - mais paraît-il récemment établi dans l'Yonne, décidément, depuis le COVID, c'est fou ce que le coin attire de beau monde, ça devrait finir par en rehausser le niveau intellectuel - qui n'aurait pas déparé dans l'imaginaire d'un Tim Burton si ce dernier s'était piqué de musique plutôt que de cinéma. Car Clinic Rodeo a fait de la nuit son quotidien, son loft, son essence, au point que, mise au pluriel, cette stase temporelle est devenue le titre de

leur quatrième album en même temps que leur ressenti vital. Clinic Rodeo, de base, est un duo guitare-batterie qui franchit pourtant allègrement les limites physiques de cette simplissime formation en n'hésitant pas à triturer d'autres instruments qui, entre leurs mains, deviennent autant d'armes de destruction massive de tympans et d'accords majeurs, basse, mandocelle (sorte de mandoline basse pour simplifier), mandoline ou orgue, et quand ça ne suffit pas, on invite une voisine de caveau et son violoncelle pour enrober un "From love to die" enténébré et bondien, au sens "John Barry" du terme. Une fois tout ceci déployé, Clinic Rodeo se lance dans une chevauchée crypto-garage que quelque cavalier sans tête pensait être le seul à pouvoir maîtriser. Une musique aux accents sauvages et tempétueux, à la saveur délétère, à l'atmosphère ténébreuse. Clinic Rodeo n'est pas sans nous rappeler les White Stripes dans la démarche, le rouge écarlate en moins, le noir de suie en plus, mais les mêmes explorations sonores qui sortent largement du cadre garage et rock'n'roll "traditionnel". Pour la généalogie, on est quelque part entre Mary Shelley et Oscar Wilde, dans ces affres romantiques et victorienne qui siéent si bien à Roger Corman quand il adapte Edgar Allan Poe, l'électricité maîtrisée par Clinic Rodeo n'étant pas sans évoquer celle à peine domptée par le baron Frankenstein. Sauf qu'ici ce sont les créatures qui mènent le jeu, les créateurs n'étant que spectateurs de leurs propres utopies. Entre "Electric lights" et "Fury", il n'y a guère de place pour l'idéalisme béat des grands poètes du 19e siècle, mais bien plus pour le gothique dévorant des grandes histoires d'amours déchirées et des passions torturées. Pour les encyclopédistes, Adrien, le guitariste de Clinic Rodeo, est également, depuis 2015, le pistolero des Washington Dead Cats, une autre façon d'aborder le rock'n'roll tellurique et décomplexé hérité de grands anciens qui misaient tout, justement, sur la guitare-flamberge, une approche qu'on retrouve, comme pour boucler la boucle, sur "Skylesse stars", le titre qui clôt "Les Nuits".



BELPHEGORZ : Kill the pain (CD, Closer)

Deuxième album pour les Marseillais de Belphegorz, toujours sur le label Closer qui, s'il semble avoir sérieusement réduit ses activités ces quelques dernières années, reste au moins fidèle à ce groupe. Un deuxième album qui s'inscrit à la fois dans la continuité du premier tout en s'en détachant légèrement. La continuité, on la trouve dans sa formation, avec les cinq mêmes musiciens que sur l'opus précédent. Trois d'entre eux ayant même officié dans les groupes ayant servi de base de départ à ce projet, Nitrates puis Lady Godiva, à savoir la chanteuse Tallulah X, le guitariste Krees D. et le batteur Mekanikman. Depuis pas loin de vingt qu'ils sévissent ensemble, inutile de dire que les mécanismes sont parfaitement rodés, les bielles idéalement huilées et les boulons impeccablement serrés. D'autant que les trois groupes s'insinuent dans la même niche musicale, base électro et garniture pop. La preuve, sur ce "Kill the pain", de "September", un morceau de l'époque Lady Godiva qui avait fait sensation chez nos voisins Anglais, pourtant pas les plus faciles à apitoyer ni à intéresser. Il faut dire que la musique de Belphegorz a de quoi raviver quelques souvenirs outre-Manche avec ce petit côté Siouxsie and the Banshees ("Lovedolls", "Did you bring your mask Max ?") tout en rituels ténébreux et hantés, les claviers de Guyno de St Zach soulevant quelques vagues new

wave parmi les plus électrisantes d'un genre qui n'en a pas généré tant que ça dans l'ensemble et sur le temps long. Belphegorz ont su en tirer toute la substantifique moelle sans en ramasser les scories les moins comestibles. Ce n'est pas là la moindre de leurs qualités. Quatre ans après, "Kill the pain" est donc le digne successeur du premier effort de Belphegorz, tout en développant une personnalité propre, un peu plus énergique, un peu plus présente, un peu plus rock, voire, pourquoi pas, glam et punky ("Psychedelic sniper (shoot the pushers)" aux relents X Ray Spex pour le coup), belle manière d'anoblir une musique de manants plus ou moins bien dégrossis. Jusqu'à tuer, en quelque sorte, l'aîné qui sommeille en lui avec un "Vintage girl is dead" qui fait contrepoint à "Vintage girl", morceau paru sur le tout premier EP du groupe en 2012, le rapport à l'avant, toujours, quitte à couper le cordon ombilical avec les dents à défaut d'instruments aseptisés plus adaptés, de quoi booster ses défenses immunitaires, ce qui n'est pas un mince atout. Dans leur recherche du hit ultime, Belphegorz viennent de créer quelques artefacts qui devraient bien finir par titiller les quêteurs du riff galopant que nous sommes tous.

Tio MANUEL : ¡ Ocho ! (CD autoproduit - www.tio-manuel.com)

Tio Manuel, en solo, a définitivement trouvé sa voie, ou sa route, en déclinant au fil des albums sa vision d'une musique américaine enracinée dans les déserts, qu'ils soient urbains ou ruraux, dans ces endroits improbables dont le continent conserve de larges pans, pas encore - ou trop, c'est selon, il n'y a jamais de juste milieu dans ce "nouveau monde" qui n'a fait que reproduire, souvent en pire, les travers de l'ancien - bousillés par l'activité ou la présence humaine. Sur "¡ Ocho !", il s'autorise même quelques incursions dans le sud, dans cette Amérique latine que fuient en masse les autochtones espérant bénéficier du rêve américain, comprenez celui du nord, sans penser un seul instant qu'ils se feront quand même niquer au bout d'un parcours semé d'embûches plus que de parterres de fleurs. Ou vénéreuses les efflorescences s'il y en a. Comme sur ses disques précédents, Tio Manuel retrouve sa vitesse de croisière, celle des boîtes automatiques où il suffit juste d'effleurer l'accélérateur pour se mouvoir avec la fluidité d'un serpent en quête d'une proie. À part que Tio Manuel n'a rien du prédateur sans émotion, il serait même du genre contemplatif avec ses chansons balancées et chaloupées comme une lascive danseuse de saloon au terme d'une nuit interminable. Tio Manuel professe plutôt le mid-tempo que la furia punk (ça, il le garde pour son groupe du même fût de bière, Wunderbach), entre rock dilettante, folk-rock poudreux, blues nonchalant. Il s'entoure d'ailleurs de musiciens à l'écoute de ses propres pulsions, des gens qui, comme lui, se moulent dans une Amérique des déshérités, des paumés, des trimards, leurs CV respectifs en étant la meilleure preuve, comme le fidèle Gilles Fégeant et sa guitare dobro, comme Slim Batteux, le plus Siouxs des musiciens parisiens, et ses claviers vintage (orgue, piano, clavier), ou comme Mat Le Rouge (Loolie & the Surfing Rogers) et son saxophone caressant. Cette configuration - les musiciens changent à chaque disque - donne à ce nouvel album un petit côté dylanien (circa 70's et 80's) renforcé par la reprise (chose rare chez Tio Manuel) de "Buckets of rain" (de l'album "Blood on the tracks" en 1974). Côté textes, on reste dans une veine américaine multi-culturelle, Tio Manuel chantant aussi bien en anglais qu'en espagnol, dualité qu'on retrouve aussi dans les titres des albums qui se livrent également à la numérologie ("¡ Ocho !", huit en espagnol, étant son huitième album tandis que le précédent, son septième donc, s'intitulait "The 7th road"). On remarque encore avec intérêt le retour de Ian Ottaway (de la mouvance Black Rebel Motorcycle Club), auteur des paroles de "Assassination machine", après l'album "The Ian Ottaway Project" que les 2 hommes avaient conçu en 2015. Tio Manuel sait concilier aventure et tradition, défrichage et hommage, témoignage et intimisme et démontre surtout qu'il n'est pas encore parvenu au terme de son road-trip initiatique, il lui reste encore pas mal de routes de traverse à explorer.

Steff TEJ : Punk'n bossa (CD, Les Disques Du Tigre)

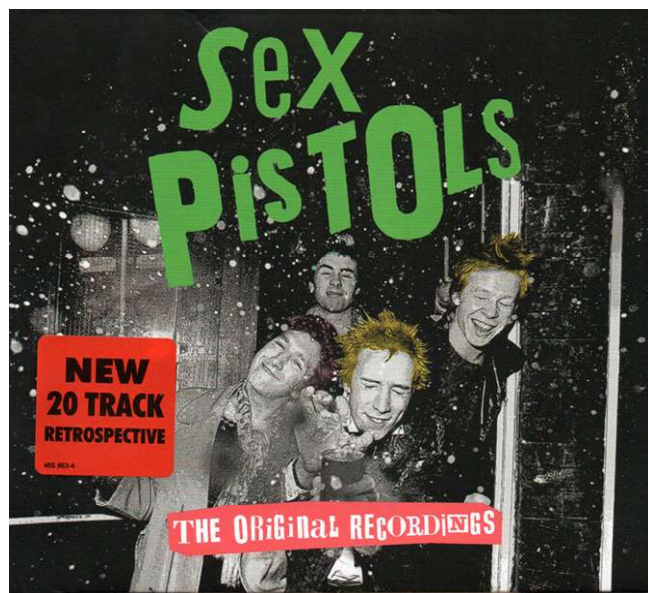
Après plus de trente ans passés à propager la bonne parole ska-punk-reggae avec les Ejectés, Steff Tej, en deux albums récents, stimule notre envie d'ailleurs et d'autre chose. Il y eut, il y a quelques mois, Odonata, projet stoner-doom, il y a, aujourd'hui, ce premier album solo sur lequel le lascar développe son coup de cœur pour les rythmes latino, notamment la bossa nova, cette musique brésilienne elle-même hybride puisque issue des amours croisées entre la samba et le jazz. Hybride car, sur son disque, Steff Tej arrose cette bossa de quelques gouttes de punk, discret le punk, assurément,

mais néanmoins présent à travers sa guitare fièrement branchée, et mise en exergue sur la jaquette, lui s'effaçant derrière elle. Un disque enregistré en trio, dans le plus simple appareil pourrait-on dire, ce qui se tient pour une musique tropicale à la base, une musique qui a tendance à échauffer les sens, alors autant utiliser tous les moyens disponibles pour tenter de se rafraîchir un peu. La bossa nova a ceci de bien, pour les plus cossards d'entre nous, qu'elle ne nécessite pas de se trémousser le grand fessier trop sauvagement pour se laisser apprécier. C'est même une musique plutôt cool, sous l'influence de ses gènes jazzy, et c'est ainsi que Steff Tej la conçoit, ce qui, pour le coup, fait passer le côté punk décliné dans le titre de l'album pour une accroche légèrement décalée. En fait, on retrouve les rythmes laid-back et nonchalants des derniers disques de Ejectés, ce qui laisse de la place pour déguster les textes ironiques ou acerbes, à l'humour second degré parfois, de Steff Tej, qui se révèle de plus en plus être un vrai poète de l'instant et de l'instantané, sans rancœur, sans chagrin et sans grisaille. "Les chats", "Planète Terre", "Mais qu'est-ce qu'on prend", "J'ai vu", chacun avec sa thématique et sa diversité, nous renvoient à un quotidien alternativement accepté ou subi selon notre humeur du moment. Des textes majoritairement en français, mais aussi en anglais sur une paire de titres - déjà une constante chez Steff Tej avec les Ejectés - jusque dans l'unique reprise du disque, "Should I stay or should I go" du Clash, qu'on n'aurait pas cru pouvoir être passé à la moulinette bossa, malgré une petite mine latino déjà présente dans l'original avec ses quelques vers en espagnol équatorien, mais qui n'avait cependant rien de franchement brésilien. Après, quitte à faire dans le crossover, autant y aller franchement et s'affranchir d'autres frontières. Steff Tej se la joue très polymorphe et polyphonique en ces années twenty twenty, au point qu'on peut se demander quel sera son prochain défi. De la bourrée gagaku ? De la valse nipaquihiit ? De la tarentelle ohangla ? Je suis sûr qu'il en sortirait quelque chose de parfaitement écoutable avec son air de ne pas y toucher.

SEX PISTOLS : The original recordings (CD, UMC)

Pas de fausse joie les gars, cette nouvelle compilation des Sex Pistols n'est bien que ce qu'elle est, une nouvelle compilation des Sex Pistols, et rien d'autre. N'espérez pas y trouver quelque inédit tiré des limbes de l'histoire punk, il n'y en a pas. Les vingt titres sont tous déjà dûment parus à l'époque. Au moins sont-ils présentés ici dans leur version remasterisée de 2012, ce qui en fait leur principal intérêt. Ça démode d'un seul coup les premières éditions CD, fort crapoteuses, de ces parangons du punk, ce qui n'est pas une si mauvaise chose. Enfin, parangons, ça dépend pour qui. A l'époque, oui, peut-être, encore qu'il ne faudrait pas oublier que le premier album des Sex Pistols est sorti bien après les premiers albums respectifs des Damned et du Clash, si l'on veut respecter la trilogie majeure du punk anglais - la faute à une geste très chaotique, mais donc très punk, ça reste cohérent - un album qui, en outre, reprenait les faces A des quatre premiers singles, du coup, la farce était déjà passablement éventée. Mais bon, ne faisons pas la fine bouche non plus, cet unique album des Sex Pistols a aussi fait son petit effet, tout comme les singles, avant que le groupe n'explose en plein vol, comme le boys band qu'il était finalement, tant on mesurait le peu d'affinités qui pouvait exister entre les trois clans cohabitant au sein du quatuor, Steve Jones et Paul Cook, amis d'enfance, d'un côté, Glen Matlock d'un autre et Johnny Rotten en face, à peine épaulé, bien que ce soit dans cette optique que le chanteur avait appuyé son inclusion, par son pote Sid Vicious après le départ de Matlock, un Vicious qui avait depuis longtemps perdu le contrôle sur son propre destin sans, en plus, essayer d'influer sur celui d'un autre, et encore moins d'un groupe dont il ne fut jamais qu'une pièce rapportée malgré ses vaines tentatives pour en devenir la figure de proue. Mais n'est pas Johnny Rotten qui veut. Des Sex Pistols, il ne reste donc que cette vingtaine de titres emblématiques à défaut d'être totalement fédérateurs, à part peut-être "Anarchy in the UK" et "God save the queen", plus pour le symbole punk qu'ils représentaient à l'époque que pour leurs qualités propres, même si le sens mélodique de Glen Matlock, le vrai et quasiment seul responsable de la majorité de ces morceaux, n'est pas à sous-estimer, bien au contraire. Sans lui, pas sûr que les chansons des Sex Pistols eussent passé l'épreuve du temps, comme on le constatera une fois qu'il sera parti, trop fan des Beatles pour être honnête vis-à-vis des autres, un truc inavouable à l'heure où le Clash, de son côté, chantait justement "No Elvis, Beatles or the Rolling Stones". Du passé faisons peut-être table rase, n'empêche, les Sex Pistols eux-mêmes manieront la reprise plus souvent que leurs petits camarades de jeu contemporains. Allez y comprendre quelque chose. Et si les Stooges ("No fun") ou les Who ("Substitute") pouvaient encore trouver grâce aux yeux

des punks de l'époque, que dire des Monkees et de leur "(I'm not your) Stepping stone", certes enregistré primitivement par Paul Revere & the Raiders mais bel et bien popularisé par cet autre boys band fabriqué pour les besoins d'un show télévisé ? Après tout, le paradoxe n'était-il pas l'essence même du punk anglais ? Cette compilation nous offre une sorte de panorama global de la galaxie Sex Pistols avec les huit titres (faces A et B) des singles et cinq des huit inédits, à l'époque, de "Never mind the bollocks, here's the Sex Pistols", y compris "Submission", omis sur le premier pressage du disque, rajouté ensuite, d'abord sur un single bonus puis sur l'album lui-même, mais oubliant, "Seventeen", "Liar" et "E.M.I.". Un oubli difficilement compréhensible dans ce dernier cas, sauf si l'on songe que la maison de disques E.M.I., violemment fustigée dans la chanson, fait aujourd'hui partie de la major Universal... chez qui sort cette compilation, vu que Virgin, le label sur lequel était sorti l'album à l'origine, avait ensuite été racheté par E.M.I. (ça va, vous suivez ?), Universal ne voulant peut-être pas cautionner cette démolition en règle de l'une de ses désormais filiales, même si cette diatribe appartient maintenant non seulement au passé mais surtout à l'histoire. Les voies du music-business sont parfois très inextricables, même Dieu doit ouvrir ses chakras plus aisément, surtout quand il est d'humeur badine. En sus de ces treize titres, le compilateur a complété le listing avec quatre extraits de la bande originale du film "The great rock'n'roll swindle", les reprises de "Substitute" et "(I'm not your) Stepping stone" déjà évoquées, des démos de 1976, et "Lonely boy" et "Silly thing", deux titres enregistrés par les seuls Steve Jones et Paul Cook après la séparation du groupe, qu'on peut donc difficilement considérer comme étant des morceaux des Sex Pistols même s'ils leur sont crédités, et les trois chansons enregistrées par Sid Vicious, sans aucun des autres membres du groupe, à savoir les reprises d'Eddie Cochran "Something else" et "C'mon everybody" et celle de "My way" (connexion Claude François/Frank Sinatra, hum), loin d'être aussi anecdotiques qu'on a bien voulu le faire croire (encore que "My way"...). Sur les reprises de Cochran, Sid Vicious se révèle être un chanteur tout à fait honorable, faisant en tout cas largement oublier ses médiocres "talents" de bassiste. Ces deux titres sont largement ce qu'il a fait de mieux au cours de sa brève existence. Au moins eu égard à l'absence d'"E.M.I.", on ne peut donc pas considérer cette compilation comme une intégrale, forcément, pas même non plus comme une véritable anthologie puisque l'histoire même de la chanson en fait un vrai morceau de choix dans la carrière des Sex Pistols. Du coup, le terme de rétrospective utilisé comme accroche s'avère idoine adapté à la situation. A cette réserve près, ce disque reste un incontournable, surtout si vous ne possédez ni l'album ni les singles du groupe. De même le livret est un peu lade avec ses huit petites pages ne proposant qu'une poignée de photos. On aurait préféré un bon gros livret explicatif et historique, pas pour les vieux fans qui ont tous lu et relu leurs exploits depuis plus de quatre décennies, presque cinq (woah putain, ça craint non ?) mais pour les plus jeunes qui découvrent les Sex Pistols avec ce disque. A minima, ils le font avec une qualité sonore digne de ce nom, c'est déjà ça.



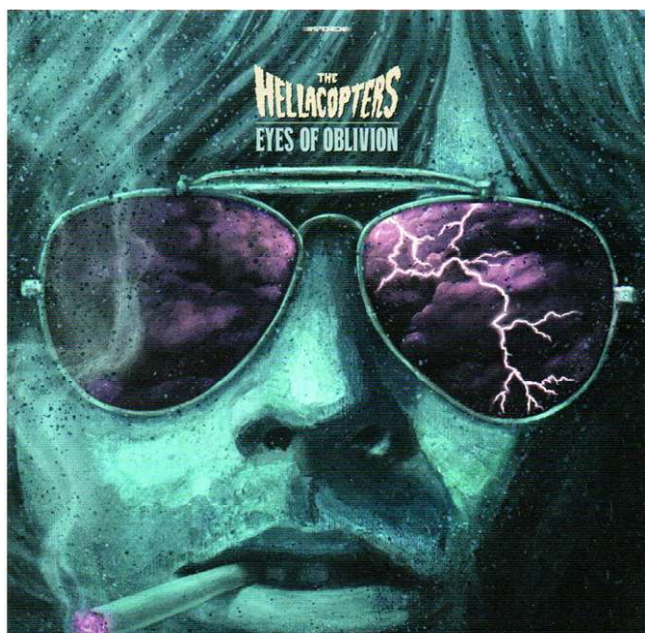
Johnny CASINO : Five x seven the days of wine and cola (5 singles box set - Golden Robot Records/Foic Records/Beast Records/La Vilanova Recordings)

À l'heure du mp3, de la dématérialisation et de la numérisation de la musique, il est encore quelques fondus pour concevoir des objets aussi beaux à voir que bons à entendre. Sémillant pied de nez à ceux qui ne considèrent désormais une chanson que comme un bien de consommation jetable, à l'instar d'un vulgaire Kleenex ou d'un pauvre ouvrier non qualifié. L'Australien Johnny Casino vient ainsi de réaliser ce joli coffret de cinq singles. Parlons du plumage tout d'abord, une petite boîte en carton semblable à celles qui servent à emballer les disques au sortir des usines de pressage, sérigraphiée, numérotée (200 exemplaires seulement) et autographiée par le bonhomme, au format 7 pouces, ou 17 cm, puisque contenant cinq 45t. Le ramage ensuite. Chaque single propose deux titres, normal, avec un original de Johnny Casino sur les faces A et une reprise sur les faces B. Pour ces dernières, Johnny Casino est allé puiser chez Love, Sixto Rodriguez, les Animals, Lee Hazelwood et les 13th Floor Elevators, tout étant millésimé sixties (1970 pour le titre de Sixto Rodriguez, mais on ne va pas barguigner), une décennie qui a sûrement servi de déclencheur chez l'adolescent qu'il fut, sinon on comprendrait mal qu'il en fasse son quatre heures et qu'il amalgame ces incunables avec ses propres plaintes. Vivant aujourd'hui en Espagne, Johnny Casino s'est entouré de musiciens ibères pour l'ensemble de ce travail, le batteur Isidro Rubio (Way y los Arrghs !!!, King Khan) et le bassiste Julian Marco. Le tout se teinte d'un rock'n'roll de facture assez classique avec quelques touches psyché pour avaliser la référence aux années 60 des reprises. Un projet que Johnny Casino mûrit depuis 2019 mais qui a connu quelques vicissitudes, on s'en doute, notamment avec la paranoïa mondiale autour d'un pauvre virus dont on admet aujourd'hui qu'il n'est finalement pas si rossard que ça, pas plus que celui de la grippe en tout cas, c'était bien la peine de semer un tel bordel sur toute la planète. Et puis, une fois le principe de la box set adopté, il a fallu trouver des labels assez couilleus pour prendre le risque de sortir un tel objet, pas si évident par ces temps de récession musicale et financière qui plombent une ambiance sociétale déjà bien terne. D'où, sûrement, le choix du tirage limité. Tant mieux pour les petits malins qui auront su dénicher la perle rare à temps, tant pis pour ceux restés bloqués sur Youtube. Notons qu'une concession a été faite aux flemmards qui ne se voient pas se lever de leur fauteuil pour aller changer de face ou de disque après chaque morceau puisque le coffret propose également un CD regroupant les dix morceaux des singles, mais avec un titre bonus pour justifier l'hérésie digitale de ce post-scriptum, "Love over fear", un original supplémentaire de Johnny Casino. Ainsi, tout le monde y trouvera son compte, les puristes qui feront chauffer leur platine vinyl, les pragmatiques qui feront griller leur lecteur CD, et les complétistes qui pourront toujours alterner entre ces deux attitudes. Très fort le Johnny.

The HELLOCOPTERS : Eyes of oblivion (CD, Nuclear Blast Records - www.nuclearblast.de)

Une intro à la MC5 pour le moins éloquente et voilà le nouvel album des Hellcopters qui prend son envol. Il s'agit de leur premier depuis leur reformation en 2016, après huit ans de stand-by. Une reformation qui s'était faite sans le guitariste Robert Dahlqvist, à l'époque trop impliqué dans sa carrière solo, malheureusement décédé en 2017, noyé dans sa baignoire à la suite d'une crise d'épilepsie. L'album lui est d'ailleurs dédié. A part ça, la musique des Hellcopters n'a pas varié d'un iota malgré le hiatus et les diverses expériences musicales vécues par les membres du groupe dans l'intervalle. On retrouve les Hellcopters là où ils nous avaient laissé, déroulant un rock'n'roll louchant à la fois sur un garage péchu et un proto hard-rock millésimé seventies (voir les accents zeppelinien sur la ballade "So sorry I could die"). Comme d'habitude, l'album contient quelques titres imparables destinés à devenir de futurs standards, comme "Reap a hurricane", habilement devenu le premier single extrait du disque, un choix non seulement logique mais surtout judicieux tant le groupe serait parfaitement capable de maîtriser un ouragan indompté si l'envie lui en prenait. Etant eux-mêmes nés d'une tornade, ils sauraient comment s'y prendre, deux ou trois sulfureux riffs de guitares, quelques débridés accords de claviers, une poignée de métalliques coups de baguettes et le tour serait joué. Il leur suffirait d'entonner "Positively not knowing" par exemple, et son rythme de Panzer sous amphétamines, pour éteindre un puits de pétrole en feu par ce simple souffle de forge chapardé chez Vulcain. Ça marcherait aussi bien avec "Beguiled", façon "charge de la Brigade Légère" dans la plaine de Balaklava, ou "Try me tonight" (et le piano de Anders "Boba" Lindström littéralement déchaîné, pire que Jerry Lee Lewis

le nez dans un saladier de coke), pendant final de l'introductif "Reap a hurricane". Les Hellcopters ont conservé leur sens du timing en version vinyl, construisant leurs disques à l'ancienne, démarrant en trombe, ralentissant un peu pour reprendre leur souffle au milieu de la face, et finissant tel un Usain Bolt goguenard qui en aurait gardé dans la godasse tout en ridiculisant la concurrence. Les années ont beau passer - quand même presque trente au sablier - les Hellcopters n'en présentent quasiment aucun des stigmates (mettons peut-être quelques mèches grisonnantes), "Eyes of oblivion" ne déparant aucunement dans une discographie impeccable de justesse et de savoir-faire. On aimerait pouvoir en dire autant de beaucoup d'autres. Même le politiquement correct sanitaire et le néo-conformisme moraliste n'ont pas de prise sur eux comme en témoigne la pochette de ce disque et son gonze comme sorti d'"Easy rider" avec sa clope au bec. Quels que soient les préjugés que vous pourriez avoir concernant les Hellcopters, ils sont confirmés avec cet album, les Hellcopters sont les Hellcopters, point barre.



ROCCO GLAVIO : Lâcher les chiens (CD autoproduit)

Ca ne bégaye pas trop chez les Savoyards de Rocco Glavio. A peine plus d'un an après leur premier album, "Foutre le feu et vivre heureux" - prémonitoire si l'on considère la situation explosive dans laquelle Macron a enfoncé le pays ces derniers mois - les voilà qui nous présentent déjà la nouvelle génération. Il existe des Allocations Familiales pour les groupes punk ? Rocco Glavio voudraient-ils en cumuler les effets dans le minimum de temps requis entre deux gestations ? Ca y ressemble foutrement. Entre les deux disques, néanmoins, le quatuor d'origine est devenu trio après le départ de sa chanteuse, ce qui n'a pas trop bouleversé son bel ordonnancement puisque, au départ, le chant était double et mixte, suite à cet aléa, il n'est plus assuré que par Théo, également guitariste. En revanche, ce qui semble avoir été boosté, c'est la carburation parce que c'est un poil plus rapide du côté de leur punk à la limite du hardcore avec quand même six morceaux, sur onze, sous la minute. S'agit pas de perdre trop de temps à fouiller dans le frigo à la recherche de la dernière binouze ni aux gogues pour éliminer celle d'avant sous peine de rater la moitié du spectacle et donc d'être obligé de relancer la machine à bpm. Même leur adaptation du "Lion est mort ce soir" (déjà une adaptation d'une chanson sud-africaine, "Mbube") est savatée pied tellement au plancher qu'il a dû le traverser et ainsi dangereusement s'approcher du moteur et de ses 100° en configuration standard. On comprend que ça chauffe. Y compris du côté de "Police", mais tous ceux qui manifestent régulièrement le savent, au point que, pour le coup (de matraque), Rocco Glavio prennent plus de trois minutes pour réaffirmer que "tout le monde déteste la police". De toute façon, après avoir entamé les hostilités sous "Drapeau noir" pour les conclure par un "Pogo" turbocompressé, on aura compris que Rocco Glavio ne goûte guère l'aspect schtroumpfesque de petits bonshommes bien trop bleus pour être fréquentables. Reste la question essentielle, "Tu manges quoi", qui trouve, sous les riffs rageurs de Rocco Glavio, sa réponse la plus évidente, je vous laisse la surprise. Que ceux qui sucent encore leur pouce dans les squats ne s'en offusquent pas. Quant à éviter les glaviots, ce n'est déjà pas facile au naturel, ça doit être encore moins

évident quand c'est délibéré, même si on est prévenu. Pour l'heure, n'ayant pas encore eu l'heur de voir le groupe sur scène, je ne peux présumer de rien. Disons que, le cas échéant, je resterai peut-être suffisamment près du bar pour parer à tout éventualité. Ils n'iraient quand même pas jusqu'à mollarder dans une 8^e avec leur punk de terrassiers ? Si ? Non !!!

The BOUNCING SOULS : Ten stories high (CD, Pure Noise Records)

Marrant comme les aléas de la vie nous font parfois perdre de vue le capital et ses intérêts, encore un coup du grand complot mondial, sûrement. Prenez le cas des Bouncing Souls, avant de tomber sur ce nouvel album, j'avais vaguement l'impression qu'ils n'étaient plus dans le circuit depuis longtemps. En tout cas, je n'en avais plus entendu parler depuis des lustres. Et pourtant ils n'ont jamais cessé leurs activités depuis 1989, ce qui commence à faire un beau brin de route, "Ten stories high" étant leur douzième album. Inutile de dire que j'en ai raté quelques-uns depuis une paire de décennies. Bon sang de bois, faut-il que la culture punk soit tombée si bas dans notre douce France pour m'être laissé dépasser par ce groupe foutrement attachant. Surtout que, à part du côté de la batterie - ils en sont à leur troisième cogné en un peu plus de trente ans, ça reste raisonnable, d'autant que le petit dernier, George Rebelo, ne vient pas de nulle part, ayant fait ses armes au sein de Hot Water Music et Against Me !, le mec a un CV inattaquable - les trois autres sont tous là depuis le début et n'ont donc pas faibli au fil du temps. Ce qui explique sûrement la solidité de ce nouvel album. Qui reste très punk dans le fond et la forme, pas de méfiance à avoir de ce côté-là. Certes, on est un peu moins dans le punk-rock ou le punk à roulettes d'antan (ils n'ont pas séjourné sur Epitaph par hasard), mais leur conversion au pop-punk, au moins sur ce disque, n'est en rien une trahison de leurs primes efforts. "Vin and Casey", par exemple, avec l'apport de Kevin Seconds (ex 7 Seconds), est là pour rappeler qu'on ne lâche pas si facilement ses aventures de jeunesse. Et que dire des explorations ramonesques de "To be human" ? Une chose est sûre, leur propension à trusser d'aguisantes mélodies est intacte et ne saurait être prise en défaut. Et quand elles se trouvent mises au service de textes originaux, on se dit qu'on tient là un fichu bon groupe, de ceux dont on fait les légendes. En effet, les dix histoires dont il est question (encore que "Ten stories high" pourrait aussi désigner un immeuble de dix étages, de l'art de brouiller les pistes) sont quelques-unes de celles collectées auprès de leurs fans au fil des saisons et qu'ils ont trouvées suffisamment singulières pour les décliner en couplets. Une raison supplémentaire pour que leurs aficionados se reconnaissent encore un peu plus dans leur groupe fétiche. Saine démarche intellectuelle. On n'est pas chez ces pseudo "stars" qui ne voient leurs fans que derrière leurs lunettes noires, leurs gardes du corps et les barrières anti-émeute. Leurs fans, Bouncing Souls vont leur parler, descendre une bière avec eux et leur prouver qu'ils comptent vraiment, pas seulement quand il s'agit de passer à la caisse. Une fois l'affaire pliée - je reviens au disque - en moins d'une demi-heure pour dix titres, ils n'ont pas viré progressif, il reste une agréable sensation de bien-être qui nous fait dire que tout n'est peut-être pas entièrement perdu dans ce monde de merde. On trouve encore quelques bouées auxquelles s'agripper pour ne pas sombrer dans l'abattement.

DALTONZ : Hier, demain, aujourd'hui (CD, Une Vie Pour Rien) CRAN : Naté (CD, Une Vie Pour Rien)

Pas trop de contrastes avec ces deux nouvelles productions d'Une Vie Pour Rien qui restent dans une veine oi et street punk habituelle, tant pour le label que pour les groupes. Quoique, chez les Daltonz, on se frotte à une guitare plutôt rock'n'roll, ce qui change un peu, et pas seulement sur un titre ou deux, mais sur tout l'album, ce qui, ma foi, est loin d'être désagréable. Si ce groupe n'était pas devenu une grossièreté, on pourrait penser aux premiers disques de La Souris Déglinguée... ah merde, je l'ai dit, comment je vais rattraper le coup maintenant ? Comme il semble s'agir d'une nouvelle formation pour les Normands avec l'arrivée de deux nouveaux membres (en provenance des Protokids et de Périphérique Est), doit-on supposer que cette guitare fait partie des nouveautés ? Peu importe en fait, l'important est qu'elle est là. Hormis donc cette guitare en apesanteur, derrière, les Daltonz font cette même oi qui, depuis quatre albums, balance quelques uppercuts bien sentis ("Sur le fil du rasoir"), non sans s'ouvrir à quelques fanfreluches sémantiques, comme "Chanson d'élégance", peut-être la plus rock'n'roll du disque, ou "Jusqu'à la fonte du permafrost", un mot qu'on n'a pas trop l'occasion de pouvoir caser dans un morceau punk, les mammoths de Sibérie leur diront peut-être merci

pour ce petit coup de projecteur sur leur condition d'oubliés de la préhistoire. Et puisque cet album a de la tenue, on notera que son ultime chansonnette, la petite dernière pour la route comme ils disent, s'appelle fort opportunément "Ultime raout".

Pour les Parisiens de Cran, on n'en est pas encore au même stade de l'évolution puisqu'il s'agit de leur premier album, après un EP inaugural en 2020. Entre-temps, les emmerdements liés à ce à quoi vous pensez sont passés par là, ce qui explique le délai entre ces deux ouvrages. Ici, le propos se veut plus sombre, plus débasé, plus méchant aussi. Ça tape dans le dur, rythmique de plomb et guitares fondues, jusqu'au chant féminin plus scandé que velouté, parfaitement en adéquation avec des chansons slogans telles que "Paumé", "La meute" ou "Stalingrad", au service d'un oi-punk définitivement urbain. Pas un hasard si cette voix est un poil en retrait, comme pour mieux se fondre dans la masse, dans le béton, dans la pierre, dans la foule, comme pour mieux s'incarner dans une sorte d'anonymat collectif. Cran est un groupe, un vrai, pas le groupe derrière sa chanteuse. Cran, c'est beau comme une ville, la nuit, sous la pluie, en noir et blanc, avec pouvoir d'évocation décuplé par son symbolisme.

FORMATS COURTS

Les LULLIES : Dernier soir (CDS, Beluga Records/Foic Records/Bachelor Records/Adrenalin Fix Music/Head Records)

Foin de récession chez les Lullies, ce n'est pas parce qu'ils sortent un single que celui-ci est pris par-dessus la jambe. Forts de leur garage-rock chic et racé, les deux titres présentés ici restent dans la ligne de leurs précédentes exactions, à part une différence vite audible, tout est chanté en français, comme devrait l'être leur prochain album, dont "Dernier soir" est d'ailleurs extrait. Du coup, si, musicalement, les Montpelliérains ont un petit quelque chose des Dogs, vocalement, on irait plutôt voir chez Bijou. Avouez qu'on trouve plus perturbantes comme références. Faut dire aussi que les zigotos n'en sont pas à leur première fanfaronade puisqu'on y trouve deux membres des Grys-Grys et un de Flying Over, de petites formations qui, elles aussi, savent nous servir un bon rock'n'roll rehaussé juste à point. Bref, en attendant le futur long jeu, ce single tombe à pic pour l'apéro, un format court sans prétention mais avec panache.

The SLOW SLUSHY BOYS : D-funk (Maxi 45t, B-Soul)

Bon alors oui, je sais, je colle ce disque dans la rubrique "formats courts" bien que, si l'on tient uniquement compte de la durée, on est un peu éloigné du concept. Mettons que c'est un "format court" décuplé puisque ce nouveau disque des Slow Slushy Boys, s'il ne propose que deux titres, les étire chacun sur plus de neuf minutes et demi, du moins officiellement, selon les indications de l'étiquette centrale, car, en fait, "D-funk" en fait trois de moins, des minutes, une brouille à mettre sur le compte de ces petites coquilles qui font le charme de l'impression papier, un 6 tout retourné et voilà un 9 tout frais. Quoi qu'il en soit, les Slow Slushy Boys poursuivent leur évolution musicale qui, depuis le garage-sixties des origines, les a vu douillettement glisser vers le rock steady et le blue beat avant de finir, aujourd'hui, par assumer complètement le virage funk et soul entraperçu depuis les deux singles précédents, en 2015 et 2016. Certains se déracinent, les Slow Slushy Boys s'enracinent dans une musique de plus en plus noire, de moins en moins blanche. Un état d'esprit que Benny Gordini, ci-devant chanteur et dernier membre original du groupe, développe depuis cinq saisons dans son émission radiophonique "Be Soul" - le premier mardi de chaque mois, de septembre à juin, sur "Triage FM", à 19h30, juste après la "442ème Rue", oui, c'est du copinage, y a pas de raison. Les deux titres de ce maxi sont les versions longues de deux morceaux à paraître sur le prochain album des Slow Slushy Boys, "Time for love & boogie". "D-funk", largement instrumental, le chant n'arrivant que vers la fin, est le plus dansant avec son rythme funky et groovy. "Masterplan", quant à lui, est plus aventureux, quasiment scindé en deux parties, dont la seconde se révèle plus soft et plus soul avec une flûte aérienne. Clairement, si vous faites le grand écart entre le premier album, "Get crazy" en 1990, et ce nouvel effort, vous aurez du mal à croire qu'il s'agit du même groupe, ce qui n'est d'ailleurs pas faux puisque les musiciens ne sont pas les mêmes. C'est juste que Benny Gordini a vieilli, mûri et a privilégié, selon les époques, ses différents goûts musicaux. Rien de mal à cela tant qu'on reste dans la légitimité et le naturel.

AFTER THE BURIAL : Embrace the infinity (CDS, Sumerian Records)

Après avoir prospéré pendant une bonne douzaine d'années avec six albums durant cette période, malgré la mort du guitariste Justin Lowe en 2015, After The Burial n'avait plus rien sorti depuis 2019 et l'album "Evergreen". Au point qu'on pouvait se demander si le groupe

metalcore de Minneapolis était encore d'attaque. Certes, il y avait bien eu quelques tournées pour faire patienter, n'empêche, ça faisait chiche. After The Burial est donc de retour, avec un single, d'accord, mais c'est toujours mieux que rien. Aujourd'hui, du groupe d'origine, il ne reste plus que le guitariste Trent Hafdash, mais le groupe n'a rien perdu de son énergie et de sa propension à envoyer le bois avec conviction. Quelques riffs bien énervés, quelques rythmes bien plombés, il n'en faut pas plus pour refaire parler de soi. Les deux titres de ce single, présenté comme double d'ailleurs, plutôt curieux comme concept, s'inscrivent dans la droite ligne de la musique du groupe et laissent espérer quelque chose de plus substantiel dans un avenir proche. C'est tout ce que nous pouvons nous souhaiter. Un single loin d'être marginal de toute façon, ne serait-ce que pour remettre After The Burial sur les rails.

PERCHÉ : Là-bas (CDEP autoproduit)

Que voilà un retour qui fait plaisir. Dans d'autres vies, on l'avait connu sous les noms de Franz Kultur ou Edouard Nenez, le bonhomme se lance dans un nouveau projet, seul avec son ordinateur. Perché. Comme il le dit lui-même, ce pseudonyme a l'avantage d'être assez proche, phoniquement, de son vrai nom de famille, une raison qui en vaut bien une autre pour ce coquillard de l'électro-punk. "Là-bas" est le premier disque de Perché, trois morceaux, trois titres rendant hommage à trois villes, trois histoires humaines loin du conte de fée. "Saint-Louis" est la ville du Sénégal, d'où ces rythmes africains sautillants pour l'évoquer, avec l'aide de la chanteuse Lise Cabaret et du bassiste Nestabeat. "Oradour" est évidemment Oradour-sur-Glane, anéantie par la division SS Das Reich le 10 juin 1944 selon un modus operandi rodé sur le front russe où les Oradour-sur-Glane se sont comptés par centaines, peut-être même par milliers. Là, forcément, l'ambiance est nettement plus sombre, plus martiale.

"Comment faire une chanson de cette désolation" s'interroge d'ailleurs Perché dans les paroles. Il semble en avoir trouvé la force. "Saint-Omer" enfin est la ville du Pas-de-Calais. Dans ce morceau, au rythme rappelant celui d'une voiture lancée sur son ruban d'asphalte, Perché évoque un autre drame humain, celui d'un enfant enlevé par un père qu'il n'a pas connu. La fin, on la devine guère réjouissante. Surtout avec un terminus programmé à Saint-Omer, peut-être pas le bled le plus folichon pour y emmener sa progéniture en villégiature, et encore moins avec les voitures de police organisant un petit barrage routier en guise de péage. Ce EP est annonceur d'un premier album à paraître, si tout va bien, avant l'été, "Là-haut", qui ne reprendra pas ces trois titres.

CLAIMED CHOICE : Conséquences (CDS, Une Vie Pour Rien)

Après un pimpant premier mini album paru l'an dernier, les Lyonnais de Claimed Choice récidivent avec un format encore plus réduit. La stratégie des bébés tortues qui submergent les prédateurs par leur nombre, ce qui permet à quelques-unes d'entre elles d'atteindre la mer, adaptée au punk-rock. Un single sur lequel on note deux changements notables, primo les deux titres sont chantés en français, là où les huit titres du mini étaient en anglais, secundo, Claimed Choice est passé d'un punk-rock somme toute assez classique de facture à un street-punk plus militant, une oi séditeuse façon batte cloutée et Doc dans les gencives, les deux titres étant torchés en cinq minutes. Le combat de rue se doit d'être expéditif et éclair, le meilleur moyen d'éviter la riposte. Du coup, le format single s'avère parfaitement adapté pour ces deux uppercuts dignes d'un Hulk souffrant d'une rage de dent. Pour l'heure, on ne risque pas la pénurie du côté de Claimed Choice, pour la suite, je m'interroge, comment pourront-ils faire plus court et plus vif, à part passer au hardcore ?

EKYMOSÉ : Vestiges (CDEP, Zone Onze Records/Ba'Sik Records)

On ne peut pas dire que ça chôme du côté de Chaumont et d'Ekymosé, ce qui ne surprend guère venant d'un groupe qui pratique le punk roturier avec la noblesse inhérente à sa classe, n'en déplaise aux aristos abâtardis par l'histoire. "Vestiges" est le troisième ouvrage du groupe en trois ans, pas très compliqué de s'y retrouver même pour les moins matheux. Ces quatre nouveaux titres restent fidèles à la recette originelle, du punk-rock hybridé à la oi sur fond de boîte à rythmes, enregistré chez Vinvin (Heyoka), voix (féminine) éraflée et en virulence contenue, guitares condensées pour faire passer le bleu d'un gnon reçu en lieu et place de la traditionnelle claquette sur les fesses à la naissance. Pas de reprise, à l'inverse du précédent, "Instants perdus", tant il est vrai que féconds comme ils sont ils ont largement de quoi occuper les lieux avec leurs propres compositions sans aller chercher fortune ailleurs. Une prolixité qui explique aussi le choix de sortir des disques dès qu'ils ont de quoi, sans attendre d'avoir assez de matière pour un vrai album, la tactique du blitzkrieg plutôt que la stratégie de l'invasion à long terme. Ça se défend, et ça permet d'avoir l'impression qu'ils ont toujours un fer au feu, sans risquer de se faire oublier au passage. Malin.

MARLOW RIDER : Cryptogenèse (CD, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

Tony Marlow a beau multiplier les groupes, avec les changements de noms qui s'imposent, il n'en reste pas moins l'un des guitaristes les plus lettrés et cultivés d'un hexagone qui n'en compte finalement pas tant que ça. A lui seul, il assume pourtant la prédominance du temporel sur le spirituel en explorant à peu près toute la palette de la six cordes au fil de sa discographie. Marlow Rider est présenté comme le projet psyché-rock de Tony Marlow. Dans l'idée, c'est à peu près ça, au moins dans sa première moitié. Il est évident que le lascar, dans sa jeunesse, a beaucoup écouté les grands power-trios de la charnière 60's-70's, aussi n'est-il pas étonnant de le voir reprendre Cream ("Sunshine of your love) ou Jimi Hendrix ("Highway chile", le gaucher métis était déjà au programme du premier album de Marlow Rider, un signe). Encore pourrait-on étendre le champ des hommages, à Led Zeppelin avec l'introduction de "Hard drivin' rock'n'roll", largement inspirée par celle de "Rock'n'roll", elle-même déjà marquée par celle de "Keep a-knockin'" de Little Richard (filiation John Bonham-Charles Connor donc), ou à Santana avec le latino-lysergique "Libertad". Oui, certes, on pourrait, mais il ne faudrait pas non plus oublier les amours ancillaires de Tony Marlow pour ses primes aventures musicales, le rockabilly et le rock'n'roll (remember les Rockin' Rebels ou Betty and the Bops), et cet instrument emblématique qu'est la contrebasse, pivot de Marlow Rider. A l'écoute, se retrouver à écouter du Cream ou du Jimi Hendrix laminé par ce violon géant, voilà qui ne manque ni de sel ni de piquant, un choix arbitraire qui ne dessert en rien le propos. Tony Marlow a la flatterie ironique et iconoclaste, la meilleure voie pour trouver la sienne. Pour autant, cette remontée dans le temps n'est pas que musicale, l'album se voyant drastiquement séparé en deux parties quasi égale (pratique pour la version vinyl). Donc, si la première moitié se veut mémorielle, psyché et en anglais, la seconde, après l'intermède instrumental "Javarock", qui nous donne déjà un indice sur la suite des événements, est beaucoup plus autobiographique avec une suite de six morceaux regroupés sous le vocable générique de "Cryptogenèse", justement. Une série de chansons dans lesquelles Tony Marlow, en français cette fois, parcourt son propre album photos, celui de ses premiers émois personnels, la musique devenant alors bande-son de ses confessions auriculaires. De son départ de sa Belgique natale, à l'âge de 8 ans, à ses premiers groupes parisiens (les Rockin' Rebels déjà mentionnés) en passant par sa jeunesse corse, il égrène ses bribes de souvenirs au fil de chansons qui explorent presque autant de styles musicaux, de ceux qui firent les belles heures de la fin des années 70, les siennes en tout cas, mais, curieusement, sans passer par la case punk qu'il semble n'avoir que survolé, trop pris, probablement, par ses obsessions rockab et rock'n'roll du moment. Avec cet album, Tony Marlow fait d'une pierre deux coups, unissant ses premiers frissons musicaux adolescents à ses premières tentatives de vivre (de) sa musique. Une cryptogenèse aux allures préhistoriques, mais, après tout, avant de trotter sur la Lune, ne nous a-t-il pas d'abord fallu barbouiller la grotte de Lascaux ? Dans les deux cas, l'effort n'en fut que plus estimable, tant à l'échelle humaine qu'individuelle.

ASTROID : Mi amor ! Mi destroy ! (CD, Kanal Hysterik)

Saperlipopette ! On ne l'arrête plus, en ce moment, Loran, le batteur de Toxic Waste. Outre son groupe historique, trois décennies d'activisme punk, et sa récente cooptation au sein de PKRK, sans compter la gestion de son studio d'enregistrement, le diabolin monté sur ressort trouve un peu de RTT au fond des tiroirs pour monter un projet parallèle, Astroid, qui sort son premier album, Loran tenant le double rôle de chanteur et de guitariste. Remarquez, énervé comme il est, il ne doit pas beaucoup dormir, ce qui lui laisse de quoi assumer quelque occupation supplémentaire. Premier constat, Astroid est beaucoup plus rock'n'roll que Toxic Waste et PKRK, même si le punk reste sous-jacent, ne serait-ce qu'au niveau de la vitesse d'exécution, les deux tiers des morceaux font moins de deux minutes, autant dire que ça n'amuse pas le terrain. Si les Kangoo sonorisés des manifs actuelles avaient la bonne idée d'en diffuser quelques extraits, ça ferait Nation-République en moins de dix minutes, voiture-balai comprise, de quoi exacerber le ressentiment envers qui vous savez. Je comprends pourquoi Philippe Martinez a choisi de se retirer, peut-être avait-il peur de ne pouvoir suivre le rythme. Rock'n'roll donc qu'Astroid, tendance psycho(se) ("Ni rien, ni personne") ou rockab ("Politique et showbiz", sur lequel même Didier Super se plaint du tempo survolté, quand je vous dis que ça va vite). Quand vous êtes invité à participer à un disque d'Astroid vous avez intérêt à faire un test cardio avant, comme les sportifs de haut niveau, c'est peut-être même dans le contrat, s'agirait pas de s'écrouler au pied de la

batterie, Loran s'en tire très bien tout seul, ou de se liquéfier devant les Marshall, au risque de provoquer un court-circuit difficilement explicable au moment de faire jouer la garantie. Même les quelques notes de piano introductives de "Bullshitter", façon première leçon de conservatoire, ne font pas longtemps illusion, le naturel revenant plus qu'au galop, pire qu'un pur-sang sous stéroïde anabolisant mixé corticoïde (pour sortir le tiercé dans l'ordre, mieux vaut être agrégé en pharmacie que lecteur de Paris-Turf). Ceci étant, le challenge n'a pas l'air d'effrayer grand-monde si l'on se réfère aux garnements venus suçonner le cochonnet avec Loran. Outre le ci-devant Super, déjà mentionné, on relève la présence d'Arno Futur (Sales Majestés, dont "Fort et haut" aurait pu figurer au répertoire), Vincen PKRK (copinage de bon aloi) et Bidingue (Marcel & son Orchestre, qui s'en tire mieux que ce qu'on aurait pu craindre). Quant au titre de l'album, il offre deux niveaux de lecture selon qu'on le prend à la française (moitié amour, moitié destroy) ou à l'italienne/espagnole (mon amour, mon destroy). A vous de choisir votre option, sachant que ça ne donnera aucun bonus pour le bac, c'est donc pur batifolage intellectuel. Comme la musique d'un groupe qui ne se prend clairement pas au sérieux, ce qui se tient si l'on songe que c'est durant les confinements covidiques que Loran a eu l'idée de ce projet, des fois qu'il prenne l'envie à nos petits potentats politiques d'ostraciser le punk comme le pangolin - mais pas les apprentis sorciers chinois qui ont laissé fuiter leur petite expérience chimico-industrielle puisque c'est d'eux qu'ils tirent l'essentiel de leurs subsides. Ostie de câlisse de tabarnak ! Ce qui n'a rien à voir dans le contexte, c'est juste mon côté roi Loth d'Orcanie (mi destroy) qui ressort vu que je suis parfaitement incapable de jurer en mandarin.



MR GODSON WILL BE THE LAST ONE TO SURVIVE : Drink my words (CD, I Love Wacky Cats/En Soirée Je Danse Pas)

Après une paire d'escapades solitaires de Bobby Singer, son chanteur, le groupe limougeaud Mr Godson Will Be The Last One To Survive revient aux affaires avec un mini album tendu et nerveux, du punk-rock sans fioriture, sans édulcorant, sans sucre ajouté. Un punk-rock qu'on pourrait parfois qualifier d'un peu post, d'un peu noisy, avec quelques accents jellobiafresques dans le chant plus ou moins à la limite de la précarité, mais qui évite toujours habilement de se vautrer dans l'effet de style. Pour le fond de sauce, vous prenez deux guitares nerveuses et tellement patinées par le temps qu'il n'en reste presque plus que les carcasses, ce qui les rend encore plus vicieuses et catégoriques, et vous installez le tout sur une rythmique qui ne cherche qu'à se solidifier, se calcifier et se bétonner pour permettre à l'ensemble de bénéficier d'une robuste base de lancement. L'intro tellurique de "40 minutes", par exemple, est un modèle de fondation profonde, du genre sur laquelle on a bâti cathédrales et autres babioles type Versailles ou Chambord. Il vous reste même de la place pour y caser un bureau d'octroi, histoire de rentabiliser l'investissement. Mr Godson étant lui-même salement irradié, on comprend qu'il sera le dernier à survivre une fois que Poutine, Xi Jiping et Kim Jong Un en auront fini avec leur petite partie de Monopoly nucléaire (je peux d'ailleurs prédire le résultat, aucun gagnant, que des perdants, pire qu'au Loto). Du coup, on comprend qu'on ait la fiesta un peu tristouille sur la pochette de ce disque, impression qui se dissipe vite dès qu'on enfle le rossignol dans la fente... enfin je veux dire le CD dans le lecteur, pris que nous sommes

par ce punk-rock artisanal qui sent le copeau de chêne, la limaille de fer et la rognure de verre. Paraît que le groupe répète dans les cellules de dégrèvement d'un ancien commissariat de police. Je ne sais qu'en penser mais, si c'est le cas, et je n'ai aucune raison de ne pas le croire, on comprend qu'ils puissent parfois avoir le moral dans la prise électrique, ce qui finit toujours par faire des étincelles. Plaisir de donner, du bout des doigts, joie de recevoir, dans les gonades.

NEWS

A Rennes, chez **Mass Productions**, on est toujours prêt pour l'assaut avec quelques sorties qui devraient vous faire frémir les tympans, l'album de **Rancœur**, le split album **Bunkum/Brewed**, le nouvel album de **Beer Beer Orchestra**, l'album d'**All Borders Kill**. Suivez tout ça sur www.massprod.com @@@ A l'autre bout de la France, à Marseille, chez **Crapoulet**, ça ne mollit pas non plus avec ce qui s'annonce, l'album d'**Off Models** (pop-punk), celui de **Hundred Eyes** (hardcore), celui de **Ran** (death-grind, ça doit arracher), celui de **Catalogue** (post-punk), celui de **Scugnizzo** (groupe punk anglais qui chante en italien, pas banal), le troisième de **Jarada** (hardcore israélien). Plus sur <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ On retrace le pays et on se retrouve au bord du Rhin, en Alsace, chez **Dirty Punk** qui édite un nouveau maxi de **Panik LTDC**, 3 titres sur une face, mais avant de crier au scandale, sachez que l'autre face est gravée, plaisir des yeux et des oreilles, ainsi qu'une double compilation des **4 Skins** en vinyl bleu transparent, et, rayon nouveauté, le nouvel album de **Hateful**, "You just got fooled again". www.dirtypunk.fr @@@ Une petite promenade montagnarde, direction la Suisse, Berne, chez **Voodoo Rhythm Records** qui réédite le dernier album du one man band lorrain **King Automatic**, un type qui a plus de pattes qu'une pieuvre et une araignée réunies. Et puis, à l'heure où les tarifs du vinyl s'envolent, en même temps que les délais de pressage, le label vient de rééditer l'album "Masks" des **Monsters...** sur bande 1/4 de pouce. 66 copies seulement faites à l'unité à partir de la bande master. On ne peut pas faire plus direct. Mais c'est juste pour information et pour vous faire baver de frustration car c'est parti tellement vite que le temps d'en prendre connaissance, c'était déjà trop tard. Au temps pour la légendaire lenteur suisse. www.voodooorhythm.com @@@ De l'autre côté de l'Atlantique, **Pirate's Press** nous a toujours habitués à de beaux objets, mais là, le label s'est surpassé avec l'intégrale des **Subhumans** en coffret comprenant les six albums, un 25cm bonus, les sept disques étant en vinyl rouge et noir, mais aussi une feutrine pour platine vinyl, avec le logo du groupe, et un livret de 52 pages. Des fous je vous dis. www.citizenfish.com. Et d'en rajouter une couche avec la réédition de "The question", le double album des **Slackers** paru initialement en 1998. Je vous recommande la version en vinyl bleu et vert aquatique, superbe. www.theslackers.com. Plus sobre, le nouvel EP de **Teenage Bottlerocket** avec deux visions radicalement différentes du virus chinois et de ses conséquences sur nos libertés. <https://teenagebottlerocket.com> @@@ Retour dans les Vosges, chez **Deviance**, qui aligne les nouveautés comme à la manif, pas moins de cinq, album de **System Of Slaves** (hardcore-crust), split EP **Death Crusade/Dispyt** (crust), album de **Recedent Somnia** qui regroupe les deux premiers EP (crust), split album **Serial Pissers/On fire** (crust et hardcore en vinyl vert) et enfin split album **Ancient Emblem/Deadache** (crust). Quand vous vous serez enfilé tout ça, vous pourrez aller vous coucher et faire de beaux rêves bien sombres. www.deviancerecords.com @@@ Plus loin à l'est, chez les allemands de **Mad Butcher**, ça tranche toujours du tournedos bien cru, les **Toasters**, **Oppressed**, **No Relax**, **A5**, **Atarassia Gröp**. www.madbutcher.de @@@ On reste outre-Rhin, chez **Still Unbeatable** qui sort un nouveau single des vétérans anglais **V2** en vinyl noir ou rouge selon vos affinités politiques. www.still-unbeatable-records.de @@@ Nouveau numéro de **Que Vive Le Rock Libre**, toujours aussi maigrichon malheureusement avec un contexte discographique assez morose dans l'ensemble, complété de la liste de distro **Protesta**. Ca se télécharge ici : <http://traumasocial.fr> @@@ Restons à Paris, chez **Guerilla Asso**, qui sort le nouvel album de **Maladroit**. Après le maxi hommage à **Steven Spielberg** en 2020, "Real life super weirdos" se penche sur la vie, l'œuvre et les pantoufles usées des super héros, normal pour ce qui se présente comme un super groupe. C'est punk, c'est repunk et c'est colegram. www.guerilla-asso.com @@@ Direction la Bretagne où le séjour reste obligatoire, chez **Une Vie Pour Rien**, qui sort un nouvel EP des Parisiens de **Tchernobyl** et le premier EP d'un jeune trio tout aussi capital, **Fracture**. Très roboratif tout ça. www.uvpr.fr @@@

CANNED HEAT : Hallelujah/Cook book (CD, Beat Goes On Records - www.bgo-records.com)

CANNED HEAT : Livin' the blues (2 CD, Beat Goes On Records)

Canned Heat se forme à Los Angeles en 1965. Un mot du nom du groupe tout d'abord, inspiré par la chanson "Canned heat blues" de Tommy Johnson en 1928. Dans l'argot noir américain du début du 20e siècle, "canned heat" désigne un alcool largement frelaté à base de Sterno, un mélange d'éthanol et de méthanol gélifié vendu en canette métallique dans laquelle on allumait directement pour en faire un petit réchaud portatif. Allongé d'eau et de sucre, ce Sterno devenait un alcool à peu près buvable, à condition de ne pas être difficile, et surtout d'être fauché puisqu'il était très bon marché, mais ça restait quand même quasiment de l'alcool à brûler, cause de nombreux cas de cécité, voire de décès. Inutile de préciser que c'est surtout pendant la Prohibition et la Grande Dépression que la consommation de "canned heat" fut la plus importante, à cause des mesures coercitives visant la consommation d'alcool véritable, le Sterno n'étant évidemment pas concerné par cette interdiction puisque n'étant pas censé être buvable. Manière habile, bien que pas très futée sur le long terme, de régler ce petit différend législatif. Les deux membres fondateurs de Canned Heat sont le chanteur, harmoniciste et guitariste Alan Wilson et le chanteur Bob Hite. Tous deux sont fans de blues depuis leur plus jeune âge. Ils sont rejoints peu après par le guitariste Henry Vestine. Lui aussi est fan de blues. Peu avant de rejoindre Canned Heat, il a fait partie de la toute première formation des Mothers Of Invention de Frank Zappa. En 1964, avec ses amis John Fahey et Bill Barth, Henry Vestine redécouvre le vétéran Skip James en train d'agoniser dans un hôpital de Tunica, Mississippi. Skip James est l'un des grands pionniers du country-blues des années 20, ayant enregistré une petite dizaine de 78 tours en 1931, dont son plus grand standard, "I'm so glad", dont Cream fera ses choux gras en 1966. Malheureusement, parus en pleine Dépression, ses disques ne se vendent pas, obligeant Skip James à abandonner la musique. Ce n'est que 33 ans plus tard que Fahey, Barth et Vestine le persuadent de reprendre la route. Entre finir ses jours misérablement sur son lit d'hôpital et remonter sur scène pour le peu de temps qui lui reste à vivre, Skip James n'hésite pas un seul instant. Mais il est alors redevenu complètement inconnu. Même cet autre grand bluesman qu'est Big Joe Williams, en 1964, est persuadé que Skip James a été assassiné plusieurs années auparavant quelques part au fin fond du Mississippi. Bref, en juillet 1964, il reprend sa guitare et se produit sur la scène du Newport Folk Festival. Il ne s'arrêtera plus jusqu'en 1969, quand il meurt du cancer qui le rongait depuis longtemps, se produisant régulièrement sur scène et enregistrant plusieurs albums. Mais revenons à Canned Heat. En 1966, le groupe enregistre son premier album avec le bassiste Stu Brotman et le batteur Frank Cook. Mais ce disque ne paraîtra qu'en 1970. En 1967 arrive le bassiste Larry Taylor, frère du batteur des Ventures, Mel Taylor. Larry Taylor a déjà accompagné Jerry Lee Lewis et Chuck Berry sur scène, quelques lignes appréciables sur un CV. Peu après, Canned Heat enregistre son premier single, "Rollin' and tumblin'", et son premier album officiel, "Canned Heat", uniquement constitué de reprises. Peu après la sortie de l'album, le groupe joue au festival de Monterey. Après quoi le groupe intègre le dernier membre de sa formation classique, le batteur mexicain Adolfo "Fito" de la Parra. Les portes de l'histoire peuvent s'ouvrir devant le groupe qui fait paraître son deuxième album, "Boogie with Canned Heat", en 1968. Ce disque contient ce qui reste peut-être le plus grand succès du groupe, "On the road again". Fin 1968 paraît le troisième album, "Livin' the blues", contenant le deuxième grand standard, "Going up the country". En juillet 1969, juste avant son passage sur la scène de Woodstock, Canned Heat sort son quatrième album, "Hallelujah". Ce disque marque la fin de la formation classique du groupe avec le départ d'Henry Vestine peu après, remplacé par Harvey Mandel. 1970 voit les départs de Larry Taylor et Harvey Mandel, qui n'aura donc enregistré qu'un seul disque avec Canned Heat, "Future blues", et la mort d'Al Wilson (accident ou suicide, le débat reste ouvert). Quant à Bob Hite, il mourra en 1981 d'overdose. Aujourd'hui, Canned Heat existe toujours, emmené par Fito de la Parra, bien qu'il ne soit plus que l'ombre du groupe qu'il fut. Henry Vestine, lui, est mort en 1997, à Paris, d'un arrêt du cœur, lors de son quatrième come-back au sein de Canned Heat, tandis que Larry Taylor est mort en 2019, d'un cancer, lui aussi au terme de son quatrième come-back. Les deux CD qui nous concernent ici sont les rééditions des albums "Livin' the blues" et "Hallelujah". Le premier, comme sa version vinyl, est double, proposant un blues largement teinté de psychédéisme, ce qui est patent dans sa construction. Les reprises y côtoient les originaux. Pour les premières, Canned Heat pioche chez Charley Patton, Jimmy Rogers ("Walking by myself", avec John Mayall au piano) et Blind

Lemon Jefferson, pour les secondes, le producteur du disque, Skip Taylor, signe "Boogie music" (avec Dr John au piano) et Alan Wilson écrit notamment "Going up the country", l'un de ses standards, même si ce morceau est largement pompé sur un titre du bluesman texan Henry Thomas. "Bull doze blues" en 1928, qui n'est cependant pas crédité. Ce couplage classique occupe la première face du vinyl, et la première plage de la deuxième face. Une face complétée par une longue suite de 20 minutes, "Parthenogenesis", elle-même divisée en 9 pièces et signée collectivement par tout le groupe. C'est sur ce morceau que les influences psychédélics sont les plus prégnantes, l'harmonica d'Alan Wilson s'y taillant la part du lion. Quant au deuxième disque, il est intégralement occupé par un seul et unique morceau, "Refried boogie", de 40 minutes, coupé en deux parties égales de 20 minutes chacune. Il s'agit d'un original du groupe enregistré live, la seconde partie permettant à chacun des musiciens de se lancer, à tour de rôle, dans l'exercice très égocentrique du solo, ce qui peut parfois être pénible dans le cas de la basse ou de la batterie. "Livin' the blues" est donc très dichotomique, entre le blues revival qui est l'essence même de Canned Heat, et le psychédélicisme qui est alors en plein dans l'air du temps. Le second CD est la réédition du quatrième album de Canned Heat, "Hallelujah", paru en 1969, juste avant que le groupe ne se produise sur la scène de Woodstock. Poursuivant son évolution musicale, Canned Heat délaisse de plus en plus les reprises au profit des originaux. Des reprises qui ne sont plus qu'au nombre de deux, "Canned heat" de Tommy Johnson, qui a fourni son nom au groupe, bien que ce dernier ne soit pas crédité, le morceau étant curieusement signé Bob Hite, et "Big fat" (en fait "The fat man") de Fats Domino, dûment crédité lui. C'est le dernier album de la formation classique de Canned Heat avant le départ d'Henry Vestine et il se recentre sur le blues tel que défini par le groupe depuis ses débuts. Sans grand standard, il présente une homogénéité évidente. Parmi les invités, on peut noter la présence de Mark Naftalin, le clavier du Paul Butterfield Blues Band, qui se partage entre l'orgue et le piano. Quant à Bob Hite, il est carrément absent sur cinq des onze titres, victime du fait que, avec Alan Wilson, le groupe possède deux chanteurs et que ce dernier préfère chanter sur les morceaux qu'il a lui-même écrit. Pour compléter le CD, on y a ajouté la compilation "Cook book", la première compilation officielle du groupe sur leur label de l'époque, Liberty, parue en 1969. Les dix titres sont tous extraits des quatre premiers albums, dont les succès "On the road again" et "Going up the country" et la reprise de Muddy Waters "Rollin' and tumblin'". Cette compilation pourrait donc être un "best of" si elle n'était parue avant le cinquième album, "Future blues", qui contient le troisième standard de Canned Heat, la reprise de "Let's work together" de Wilbert Harrison. Du coup, comme il restait un peu de place sur le CD, cette reprise a été rajoutée en bonus final. Le genre de petites attentions qui entretiennent les bonnes relations avec les fans, ou plutôt, puisque ces derniers ont déjà tous les disques, les jeunes générations qui découvrent ce groupe frottement palpitant plus de cinquante ans après les faits, alors que même leurs parents n'étaient peut-être pas nés. C'est là qu'on se prend un méchant coup de vieux derrière l'occiput.

WAKING THE MISERY : Phoenix (CD autoproduit)

Pour moi qui ne connaissait pas Waking The Misery jusqu'à écoute de cet album, je ne risque pas de voir mon jugement altéré par une quelconque promiscuité auditive avec leur travail passé. De ce que j'ai compris, depuis dix ans que le groupe existe, ils ont connu moult changements de personnel, y compris le chanteur, ce qui n'est pas très fréquent et qui semble avoir induit un glissement progressif de leur plaisir stylistique, ayant démarré sous le signe du métalcore pour produire aujourd'hui une sorte de néo métal assez singulier. Et singulier, il faut qu'il le soit pour m'intéresser suffisamment pour en parler. Car, honnêtement, le néo métal et moi, ça n'est pas l'amour fou, trop surfait à mon goût. Dans le cas de Waking The Misery, et même si un "Awake" ou un "Cheesecake" ne me font guère frémir par exemple, il reste assez de scories métalcore pour m'autoriser à hausser un sourcil ou deux à l'écoute de leur deuxième album et ainsi assurer un service de guet qui devrait, à l'avenir, m'éviter de passer à côté de leurs exactions. Dans l'ensemble, on est bien dans la tartinaude pouparde, dans la bourrinade rabelaisienne, dans le bitumage bulbeux, le genre d'alignement de planètes à haute teneur en oxyde de ferraille qui vous engage à réfléchir au sens de la vie au cœur d'un haut-fourneau, comme s'en font l'écho les monstrueux riffs de guitare de "Wounds of hope" ou de "Las plagas", ou la mélodie crasseuse de "The rising", capables de vous écorcher vif sans anesthésie ni ébouillantage préalable. Waking The Misery élève la combustion spontanée au rang d'art majeur, comme la sculpture au

chalumeau ou la peinture à la cendre humaine. On vous le dit et le répète pourtant assez souvent, il ne faut jamais laisser les enfants jouer avec les allumettes, il arrive toujours un moment où ça part en capilotade et où l'on perd le contrôle de la situation. Apparemment, Waking The Misery semblent savoir ce qu'ils font, maîtrisant leur fureur et leur courroux sans trop de peine. Espérons pour notre santé mentale qu'il en sera toujours ainsi.

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

WACE (Jersey, vers 1100 - ?, entre 1174 et 1183)

Modeste curé de campagne qui ne s'est pas contenté de boire le vin de messe et de s'empiffrer d'hosties – d'ailleurs, nous n'avons aucune preuve qu'il s'adonnait à la boisson ou qu'il ait succombé au péché de gourmandise, je m'autoflagelle donc avec application pour ces assertions qui pourraient s'apparenter à de la calomnie et à des ragots de bas étage, voilà, ça c'est fait – mais qui nous a surtout laissé une paire d'œuvres poétiques majeures, comme quoi, des fois, les ecclésiastiques ont aussi de bons côtés. En même temps, à l'époque, ils avaient la vie plutôt facile, ils ne comptaient pas parmi les plus opprimés des humains, au contraire même, ils étaient plus souvent du côté du manche que de la cognée, et comme ils étaient quasiment les seuls à savoir lire et écrire, c'était nettement plus facile pour eux de passer à la postérité via leur plume, au sens propre, des générations entières d'ois s'en souviennent encore, surtout leurs croupions, épilés sans ménagement dès qu'un écrivillon se sentait en verve créatrice. Écrivillon, Wace ne l'était donc point puisqu'il nous a légué le "Roman de Brut" et le "Roman de Rou".

Avant de nous attarder sur ces deux opuscules, un petit point biographique s'impose. Wace est né sur l'île de Jersey aux alentours de 1100. Il est donc Normand et s'exprime dans cette langue qui n'est rien d'autre qu'une variante du picard duquel découle, pour faire simple, après moult pérégrinations et un passage par la langue d'oïl, notre français actuel. Pour autant, à l'époque, l'orthographe est une notion très fluctuante, surtout pour les noms propres, ce qui fait que le nom même de Wace est déjà toute une aventure à lui seul puisque, selon les différentes copies de ses œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous, on trouve certes Wace (la version la plus courante) mais aussi Vace, Vacce, Vaicce, Gace, Guace ou Wistace (non, pas Whiskas, ni pistache, je dis ça pour les dyslexiques et les mal-comprenants). Allez donc y retrouver vos petits là-dedans. Nonobstant, c'est Wace qui a été conservé aujourd'hui, bien que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne faut pas le prononcer "ouass" ou "ouaiss", à l'anglaise quoi, mais "vass" (là, ça fait quand même un peu teuton non ?). Et encore moins l'affubler du prénom Robert, un truc apparu au XVIIIe siècle sans qu'on sache ni le



comment ni le pourquoi de cette machination patronymique abusive. Wace reste Wace, ni plus ni moins. Et ça tombe bien, Robert étant un prénom parfaitement ridicule.

Bref, une fois né, le petit Wace grandit, comme tout le monde, et passe sa jeunesse à Caen, ce qui est déjà moins universel, où il suit une formation de clerc. Dans le "Roman de Rou", il se décrit lui-même comme "clerc lisant", ce qui ne nous avance guère, les spécialistes ne sachant pas vraiment à quoi correspondait cette fonction, les hypothèses les plus couramment admises étant qu'il se consacrait soit à la lecture – puisque l'énorme majorité de la population ne savait pas le faire elle-même, y compris au sein de l'aristocratie – soit à l'enseignement. Et quand on sait lire, on sait écrire, ce que le jeune Wace va faire pour le plus grand bien de l'humanité. Il va commencer par engendrer de charmants poèmes lyriques, qui ne lui ont pas survécu, du coup me voilà à nouveau pris la main dans le sac à affabulations puisqu'il m'est impossible de savoir s'ils l'étaient vraiment, charmants. On va dire que j'use ici de ma propre licence poétique pour supputer. Il se lance ensuite dans des vies de saints dont trois sont parvenues jusqu'à nous : "Vie de Sainte Marguerite" (vers 1130-1140), l'une de celles qui, selon Jeanne d'Arc, lui aurait, plus tard, demandé de bouter l'"anglois" hors de France, mais sans lui spoiler la fin de l'histoire, le barbecue géant où elle tiendrait le rôle principal, celui de la grillade, sont-ils taquins ces saints quand ils n'ont rien d'autre à glander, "La conception de Notre Dame" (vers 1130-1140), au vrai une banale partie de jambes en l'air, pas de quoi non plus en faire un porno, sauf pour les fétichistes de la cornette, et "Vie de Saint Nicolas" (vers 1150), qui ne s'était pas encore transformé en Père Noël, moins intéressant pour le grand enfant que je suis resté. Comme toujours avec ce genre d'ouvrage, ça sent l'hagiographie à plein nez puisque, jusqu'à preuve du contraire, et sauf pour les culs-bénits et les grenouilles de bénitier, les saints ne sont pas plus saints que vous ou moi, ils sont juste prétendus tels par la crédulité publique et par la religion qui a besoin de ces symboles pour justifier de son existence. Mais foin d'athéisme trop virulent, revenons à nos moutons, ce que Jeanne aurait eu mieux fait de faire au lieu de se prendre pour une chienne de garde avant l'heure, mais là n'est pas le propos.

C'est en 1155 que Wace devient intéressant en achevant l'écriture du "Roman de Brut", la plus ancienne chronique existante sur les rois de Bretagne (comprendre la Grande-Bretagne actuelle), depuis le

premier d'entre eux, Brut, ou Brutus, légendaire prince troyen exilé en Bretagne après le sac de sa ville natale par les Grecs, qui aurait régné aux alentours de 1100 avant Jean-Charles, jusqu'au dernier, tout aussi légendaire, Arthur lui-même, qui combat les envahisseurs saxons au VIIe siècle après Jean-Christophe selon la chronologie de Wace, les auteurs postérieurs, d'ailleurs bien assis sur le leur, situant ses bastons générales un bon siècle plus tôt. Au passage, si le personnage d'Arthur n'a pas été inventé par Wace – c'est Geoffroy de Monmouth qui le popularise une vingtaine d'années auparavant dans son "Historia regum Britanniae" - notre clerc préféré, lui, fait pour la première fois référence à la "table ronde" et aux chevaliers qui vont avec, comme un collier de perles autour d'icelle, créant par la même occasion cet anachronisme qui fait d'un hypothétique roi breton de tradition celtique un chantre de la chevalerie médiévale apparue quelques cinq cents ans plus tard. Chrétien de Troyes saura s'en souvenir puisque c'est chez Wace qu'il puisera l'essentiel de son inspiration pour écrire ses propres romans de chevalerie à peine une petite dizaine d'années plus tard.

En 1160, Wace commence la rédaction du "Roman de Rou", qu'il termine probablement en 1174 ou après. Il s'agit cette fois de chroniquer l'histoire du duché de Normandie, depuis l'avènement de Rollon, fait duc de Normandie par le roi de France Charles III le Simple – Charles III le Simple, un nom, titre et surnom qui ne vous évoquent pas un souverain britannique de tradition beaucoup beaucoup beaucoup plus récente ? L'histoire n'est décidément qu'un éternel recommencement) – en 911, jusqu'à la bataille de Tinchebray en 1106 qui voit s'affronter deux des fils de Guillaume le Conquérant, devenu roi d'Angleterre en 1066 sous le nom de Guillaume Ier, Henri Ier Beauclerc, roi d'Angleterre depuis 1100, et Robert Courteheuse, duc de Normandie depuis 1087 à la mort de Guillaume. Cette bataille voit la victoire d'Henri Ier et provoque le rattachement de la Normandie à l'Angleterre, le duché étant redevenu indépendant à l'avènement de Robert Courteheuse.

Outre la chronique historique, le "Roman de Rou" voit Wace y distiller quelques informations sur lui-même. On y apprend ainsi qu'il est devenu chanoine à Bayeux, une récompense qui lui a été décernée par le roi Henri II Plantagenêt entre 1165 et 1169. Le "Roman de Rou" lui est d'ailleurs dédié ainsi qu'à la reine Aliénor d'Aquitaine, ce qui tendrait à prouver qu'il s'agit d'une commande royale. De même, si la date du décès de Wace est inconnue, c'est par le "Roman de Rou" qu'on l'estime entre 1174 et 1183. En effet, dans son livre, il mentionne un fait survenu en 1174, il était donc encore vivant à cette date, et précise qu'il écrit alors qu'Henri le Jeune, fils d'Henri II Plantagenêt et co-roi d'Angleterre avec son père depuis 1170, est encore vivant, or Henri le Jeune est mort en 1183, Wace serait donc mort au plus tard à cette date. D'autant qu'il précise également qu'il abandonne la rédaction du "Roman de Rou" avant de l'avoir terminé. Probablement parce que Henri II aurait arrêté de le subventionner – Wace écrit clairement que le roi lui a supprimé sa subvention – le roman déplaisant au souverain car pas assez hagiographique à son goût. Les puissants sont très versatiles et très pointilleux quant à la réputation posthume qu'ils peuvent laisser, gare donc si l'on ne les glorifie pas assez.

